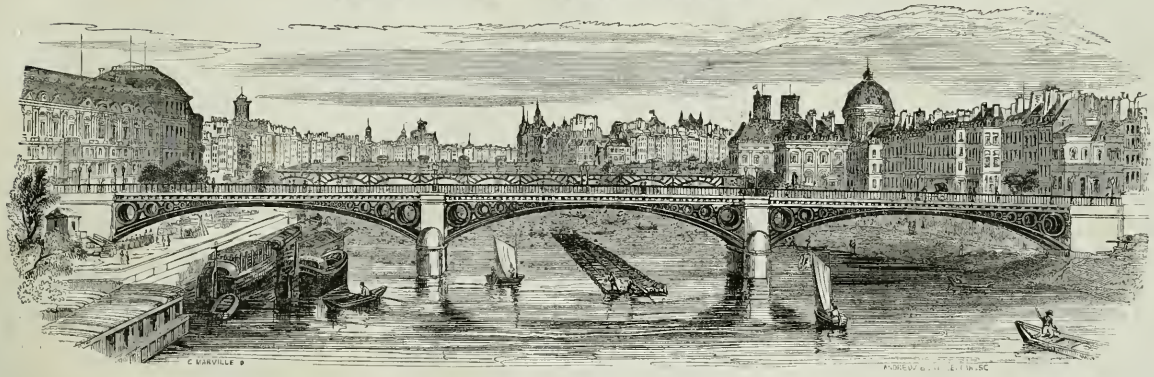
L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 138. Vol. VI. — SAMEDI 18 OCTOBRE 1845.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

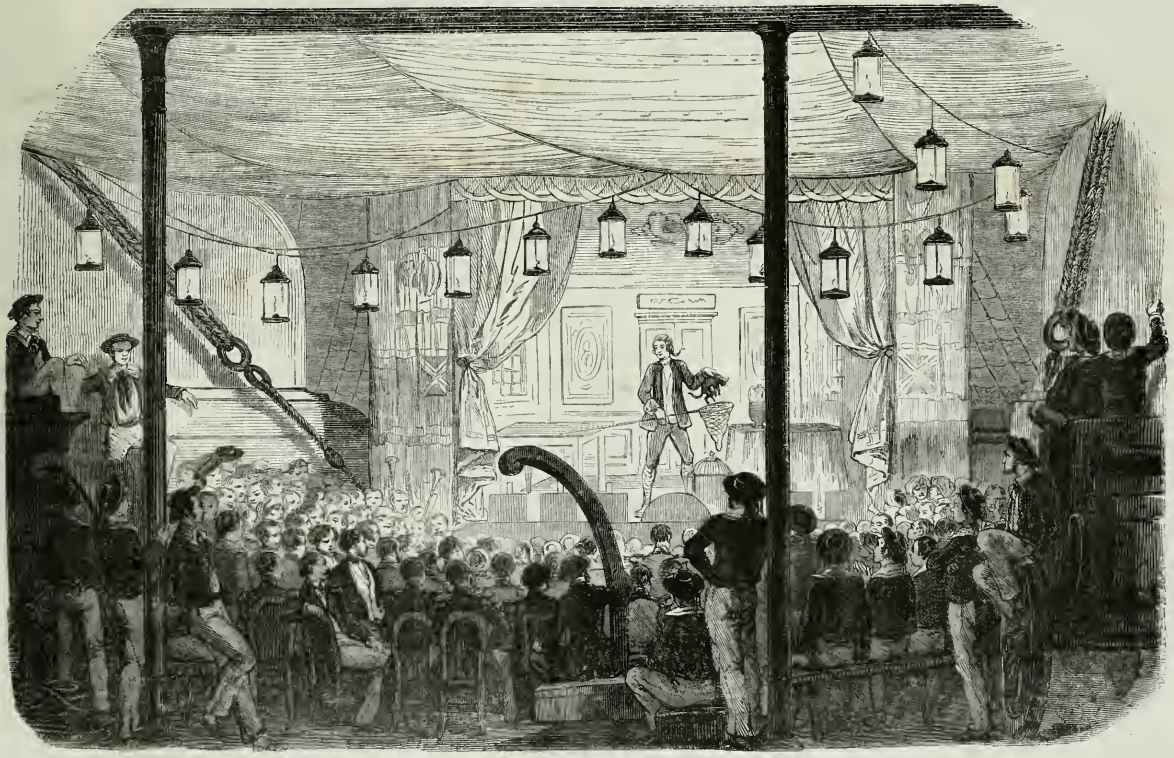
Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Courrier de Paris. *Une représentation à bord du Gomer*, dans la rade de Thérapia. — **Théâtres.** — **Histoire de la Semaine.** *Carte du théâtre de l'insurrection* en Algérie. — **Le village de Felsberg dans les Grisons.** *Trois Gravures.* — **Rose et Gertrude.** Roman, par M. R. Topffer. (Suite). — **La colonne de 1792 à Lille et la colonne de la Grande armée à Boulogne.** *Inauguration de la colonne de Lille.—La colonne de Boulogne. Statue de Napoléon, par Bosio.* — **Les Mémoires d'un fou,** par Nicolas Gogol, traduction française publiée par M. Louis Viardot. — **Paris à la campagne.** *Seize Gravures,* par Seigneurgens. — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** — **La maladie des pommes de terre.** *Quatre Gravures.* — **Météorologie.** — **Rébus.**

Courrier de Paris.

La semaine a été bruyante; au fait, quoi de plus bruyant que le mois d'octobre à Paris, le mois de la *rentrée!* il se fait alors un grand mouvement de la circonférence au centre, des départements à la capitale, il s'exécute une sorte de volte-face simultanée de la vie touriste ou champêtre à la vie remuante et affairée de *l'intra muros.* Les théâtres, les clubs,



(Une représentation à bord du *Gomer*, dans la rade de Thérapia, d'après un dessin de M. Doussaut.)

les colléges, les tribunaux, les académies ressaisissent et rattrapent leur monde; octobre a battu le rappel, et nous assistons à un réveil général, la reprise d'armes est universelle et l'entrée en campagne (campagne d'hiver) se prépare sur toute la ligne. Les avocats secouent leurs robes, la justice met son bonnet, et la science, ses lunettes; Paris est reconquis par les Parisiens, ils y rentrent en colonnes serrées, on ne peut pas dire que tous sont revenus, mais que de revenants!

Encore une quinzaine, et les salons rouvriront, car nos élégants et nos élégantes ne sont pas moins pressés de s'établir dans leurs quartiers d'hiver. On s'était senti tout joyeux de quitter et de fuir Paris, mais on est enchanté de le revoir et d'en reprendre possession. Comment cela s'est-il fait, madame? Paris vous était devenu insupportable, et son séjour vous semblait des plus maussades; après toute une saison de fêtes et de triomphantes coquetteries, il vous fallait absolument la douceur du repos champêtre, et le calme des distractions bucoliques.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

disiez-vous avec Phèdre, — et présentement, vous voilà de l'avis de M. de Voltaire, auquel nous sommes redevables de cet axiome : Les plaisirs champêtres sont les premiers des plaisirs... insipides! il n'y a rien de tel que l'absence et

l'éloignement pour opérer de ces conversions, n'est-ce pas? on n'apprécie jamais si bien sa terre natale, et on n'en sent tout le prix qu'après l'avoir quittée.

Je viens d'avoir l'honneur de vous dire que l'on rentrait, mais on n'est pas encore rentré. Cette situation intermédiaire entre le passé et l'avenir, entre un monde qui s'est dispersé hier, et qui se reconcilie et se refait aujourd'hui, offre assez peu de ressources, vous en conviendrez, aux fantaisies de la chronique, aux glaneurs d'anecdotes, aux historiographes de profession et de salons. A quel récit se vouer? je vous le demande: sur quelle conjecture échafauder l'historiette de rigueur, et sur les fondements de quelle intitiale bâtir une indiscrétion? Par bonheur où il n'y a rien, le feuilletoniste ne perd point ses droits. Le néant est aussi son domaine, il s'entend à peupler le vide, à illuminer les ténèbres, et puis à quoi servirait l'imagination, sinon à inventer?

Les événements tragi-comiques, les vols effrontés, les escroqueries pleines d'audace, les gageures incroyables, les surprises, les méprises, les quiproquo et les imbroglio : autant de produits avariés, autant de fruits de l'arrière-saison, sans goût ni saveur, *et bons pour des goujats*; et le feuilleton tenait à fêter son monde illustre et charmant, à lui payer sa bienvenue et son retour.

Donc, la nécessité et le besoin d'une aventure piquante se faisaient impérieusement sentir, car que répondre et que dire aux arrivants, curieux comme des provinciaux, et, passant, dans leurs injonctions, du plaisant au sévère. Je demande un crime original! s'écrie l'un; il me faut ma belle horreur! dit l'autre. Les plus modérés ne poussaient pas leurs exigences au delà du scandale, mais un scandale piquant, inouï, inattendu, sans dénoûment visible et possible, car *on n'a plus ni plaisir ni peine quand les dénoûments sont prévus.* Jamais citation ne vint plus à propos puisque M. Scribe est le héros de l'aventure, l'endosseur du scandale, et l'inventeur du dénoûment. M. Scribe ne perd jamais ses droits d'auteur. Comme le Dieu du drame antique, il est intervenu à la fin de la pièce, mais pour la faire cesser. N'est-ce point là un dénoûment tout à fait imprévu? — Mais enfin, cette histoire, quelle est-elle? — La voici, telle qu'on a pu la lire ailleurs.

« Le plus spirituel et le plus fécond de nos écrivains dramatiques, récemment marié et membre de l'Académie française, a été surpris par sa femme en conversation criminelle dans le domicile conjugal, rue Olivier-Saint-Georges. L'épouse outragée s'est réfugiée dans sa famille, et le coupable époux est parti pour la Russie. »

Vous devinez que le soir même de la divulgation de l'aventure, M. et madame Scribe assistaient, en tête à tête, à la représentation des Bouffes. Et voilà justement comme on écrit l'histoire! Il est vrai que toute cette calomnie peu discrète n'a pas été l'œuvre du feuilleton; il n'en a eu ni l'initiative ni la primeur; il s'est fait l'écho bruyant d'un calomniateur anonyme; il a cité, soit, mais il a réfuté: qu'avez-vous à dire?

Après le nom du plus fécond de nos vaudevillistes, voici le nom du plus fécond de nos romanciers traduit au ban de la publicité et livré aux orages du débat judiciaire. Bienheureux Scudéry, *aux fertiles plumes*, M. Dumas est réclamé à la fois par sept ou huit journaux. A son sujet, la *Démocratie pacifique* a déclaré la guerre au *Constitutionnel*, et les *Débats* croisent le fer avec le *Siècle* et la *Presse*. On parle d'engagements exclusifs, de marchés passés, de livraisons à terme et de contrats obligatoires qui nécessitent le holà et l'intervention de la justice. Comment l'épée d'Alexandre tranchera-t-elle ce nœud gordien?

Voilà les loteries qui deviennent à la mode, fort heureusement pour les pauvres et les orphelins. On joue par bienfaisance en attendant l'occasion de danser par charité. Faire le bien en s'amusant, n'est-ce pas tout profit? Les loteries vont réhabiliter l'annonce et sanctifier la réclame. La loterie de Monville met en ligne cinq cent mille billets à 2 fr. 50 c., celle de Petit-Bourg, deux cent mille à 5 fr. C'est une aumône de trois millions, très-galamment jetés à l'infortune. Parlez-moi de ces jeux bienfaiteurs où tout le monde gagne, d'abord le bonheur de faire une bonne action, comme disent les prospectus, et ensuite la chance d'un lot plus ou moins considérable.

Il est une autre et nouvelle institution de bienfaisance qui est digne de toutes les sympathies et de tous les respects. C'est l'établissement récent des crèches. Circonstance touchante! c'est un enfant qui en a conçu l'idée, et il compte des enfants parmi ses fondateurs et ses patrons. Trois crèches sont ouvertes aujourd'hui : l'une à Chaillot, sous la direction de mesdames Cannet et de Richemont, une autre dans le quartier du Roule et sous la surveillance de madame Sanegon; la troisième enfin rue Saint-Lazare, présidée par madame la comtesse de Castellane. Parmi les noms des dames patronesses, nous avons retrouvé tous ceux que les pauvres connaissent et bénissent, mesdames Carez, Marbeau, de Chastenay, de Marnier, Corbineau, d'Eichtthal, de Watteville, de Poix, de Rothschild, etc. Quel est le but de cette institution? arracher de pauvres petits êtres à la misère, à la souffrance et à la mort, et bien souvent sauver la mère elle-même en sauvant l'enfant. Car, combien de ces infortunées que l'abandon et la faim poussent à l'infanticide et au suicide! combien de ces malheureuses rendues criminelles par l'excès même de leur tendresse! Les tribunaux nous l'apprennent tous les jours. — Riches ou pauvres, ah! portons tous notre offrande (6 fr. par an!), jamais meilleure action n'aura été faite à meilleur marché.

Dans cet étrange monde parisien tout se touche et se confond si étroitement, tout est si singulièrement mêlé, le mal et le bien, les œuvres méritoires ou non, la splendeur et la misère, la crèche et la bourse, le tuyau et la diplomatie, les sauvages O-jib-be-ways et la civilisation, les petites choses et les grandes, tout est si complétement incarné dans tout, selon la méthode Jacotot, qu'on peut passer d'un sujet à l'autre sans courir l'inconvénient de la secousse et du sombre-saut.

Nous voici donc en plein Champ-de-Mars, au milieu de la poussière (je devrais dire de la boue, mais je n'ose pas) parmi beaucoup de sportsmen et d'éleveurs, et infiniment peu de spectateurs. Six chevaux partent, sont partis et arrivés. Faut-il absolument vous dire le nom de ces grands coureurs? Dans toutes les luttes académiques et olympiques, on proclame seulement les vainqueurs. Aurions-nous plus d'égards et de petites attentions pour des chevaux que pour des hommes? *Prédestinée*, a battu *Ismaïl* d'une tête, et *Myska* d'une longueur (style de sport); à une autre épreuve, *Fitz-Emilius*, nom anglo-romain, a battu complétement *Tomate*, nom de cuisine. Après quoi les propriétaires, maquignons et jokeys ont levé la séance, se donnant rendez-vous pour l'année prochaine.

Mais quel est ce spectacle? d'où nous vient cette surprise, et par quel hasard cette vignette se trouve-t-elle placée au beau milieu de notre courrier? *Une représentation théâtrale à bord du Gomer*! Remercions notre correspondant-dessinateur, M. Doussaint, pour son obligeance, félicitons-le de son talent, et qu'il enfonceke notre courrier pour un moment. « Les matelots du *Gomer* ont voulu donner une petite fête à leur hôte royal, M. le duc de Montpensier, à bord du *Gomer*, dans la rade de Thérapia. A cet effet, un théâtre fut dressé à l'avant du navire, un peintre s'est rencontré pour improviser les décors et diriger la mise en scène. Les pièces choisies étaient *la Sœur de Jocrisse* et *Parlez au Portier*, deux actes illustrés au théâtre du Palais-Royal par les Alcide-Tousez et les Sainville, et devant lesquels la verve de nos marins-comédiens n'a point voulu baisser pavillon. Trois ou quatre charmants petits mousses composaient le personnel féminin, et ce n'est pas sans surprise que les spectateurs ont applaudi la *cavatine du Domino noir*, vocalisé à ravir par un soprano de quatorze ans. Un épisode inattendu a beaucoup égayé l'auditoire au beau milieu des coq-à-l'âne et des balourdises débités par Jocrisse avec un délicieux aplomb. C'est la grosse voix enrouée du contre-maître, interrompant le dialogue de Jocrisse et du chat-perroquet, et laisant retentir la salle de cette phrase si naturelle et si singulière, vu la situation : *Allons donc, les matelots de quart!* Le prince, et les dames ont beaucoup ri, (il y avait à bord les dames de l'ambassade). Dire que nos matelots se sont fait tirer l'oreille pour quitter la *salle de spectacle*, on le conçoit; tous les soirs, à la sortie du *Palais-Royal* ou des *Variétés*, les Parisiens n'en font point d'autres. »

Théâtres.

Théâtre-Français : *Corneille et Rotrou.* — Gymnase-Dramatique : *les Couleurs de Marguerite.* — Variétés : *On demande des professeurs.* — Gaieté : *la Sœur du Muletier*, mélodrame.

S'il faut en croire Fontenelle, et nous l'en croyons, Pierre Corneille, fort jeune encore, se serait présenté devant le cardinal de Richelieu, qui, le voyant plus triste et plus rêveur qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cause; Corneille répondit au cardinal qu'il avait la *tête renversée par l'amour*, et Richelieu, le poussant à une confession plus complète, lui arracha l'aveu de son amour pour la fille du lieutenant général des Andelys, M. de Lamperière. Sur ce, le cardinal manda à Paris ledit M. de Lamperière qui refusait de donner sa fille au poëte, et le détermina sans peine à consentir au mariage. Rapprochez de cette anecdote trois ou quatre circonstances éparses dans les mémoires du dix-septième siècle et dans les dictionnaires biographiques, telles que la jalousie du cardinal, la rivalité de Boisrobert et de Colletet, et l'amitié chaleureuse de Rotrou; parsemez le dialogue de phrases mélancoliques alors que Corneille a la parole et de mots plus ou moins bouffons lorsqu'il la cède à Lamperière, ajoutez à cela quelques traits d'observation et une scène assez piquante, et vous aurez une idée de l'action, des personnages, de l'exécution et du mérite de la petite comédie représentée jeudi aux Français et qui a pour auteurs MM. Cormon et Labouilaye. Geffroy est un Corneille un peu sombre, mademoiselle Denain une fiancée bien collet-monté, et Provost un comédien très-spirituel.

La comédie anecdotique et biographique n'offre pas grand intérêt, alors même et d'autant plus qu'elle met en scène des grands noms et des grands hommes. Il est très-difficile en effet de donner la juste mesure de ces personnages et de les faire parler convenablement. Ensuite, et en aucune manière, il n'y a là d'invention possible. D'un autre côté, le public sait tellement par cœur les faits et gestes du poëte, qu'il devance les paroles que vous lui prêtez, et qu'au besoin il ferait l'office de souffleur. Peut-être le vers déguiserait-il un peu la vulgarité et l'insupportable lieu-commun du fond. Voyez les chefs-d'œuvre du genre qui pourtant ne sont pas des chefs-d'œuvre, *le Souper d'Auteuil* d'Andrieux, et *Brueys et Palaprat* d'Etienne. Ces bagatelles versifiées ne sont pas sans prix. A la Comédie, comme à l'Opéra, ce qui ne mérite pas d'être dit, acquiert, grâce à la rime ou à la musique, un semblant de valeur. Une autre fois MM. Cormon et Labouilaye y songeront.

Avec *les Couleurs de Marguerite*, il s'agit d'un chevalier qui aime une marquise et qui prend des habits de femme pour échapper à l'œil des surveillants et des jaloux. En même temps, et pour des motifs tout aussi graves, une jeune fille endosse l'uniforme d'un royal-cravate. Après un certain nombre d'évolutions et d'opérations stratégico-amoureuses, à l'effet de dépister et de berner les marquis, vidame et duègne conjurés contre ces belles passions, le chevalier arbore les couleurs de Marguerite et part pour la bataille de Fontenoy. Le moment est assez mal choisi, et le chevalier n'aurait-il pas mieux à faire? Ce vaudeville, qui abuse des travestissements et du travesti, affiche des prétentions au pastel et pille à outrance le vocabulaire de MM. Dorat et Crébillon fils. Ces messieurs, ces dames et ces demoiselles font une grande consommation de poudre, de musc et d'ambre : on porte des mouches, des dentelles et des nœuds de ruban. La scène se passe dans un boudoir et voici un canapé. La gentille Désirée est un singulier cheveau-léger et M. Deschamps une étrange demoiselle. On a nommé M. Bayard.

On demande des professeurs pour un pensionnat de demoiselles, et on vous y envoie trois lanciers. L'institutrice prétend réformer et transformer l'enseignement dans sa maison, à cette fin d'écraser les établissements rivaux. L'étude de l'histoire sera substituée à l'aquarelle, les mathématiques détrôneront la sonate, et la danse cédera le pas à la botanique. Voilà nos trois précepteurs dans l'embarras, car le motif qui les amène, vous l'avez deviné, et ils ont tout autre chose en tête que l'algèbre et la cosmographie. Jamais jeunes officiers ne figurèrent dans un pensionnat pour raisons scientifiques, et la pédagogie n'est pas leur fait. Cependant, l'un de ces étourdis, simple troupier et simple herboriste de la veille, est mis dans la nécessité de faire son cours. Ce docteur botanique ou botaniste en herbe a toutes les peines du monde à tirer sa science et son épingle du jeu. Il en vient à bout néanmoins, au milieu d'une fusée d'éclats de rire. Cette leçon vaut bien trois mariages, sans doute; l'institutrice, honteuse et confuse, jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

On demande des professeurs fait pendant au *Maître d'école* du même théâtre et de la même fabrique (Lockroy et compagnie); la copie rappelle peu le *maître*. Ensuite, et à la vérité, il y a des pièces qui, à nos yeux, ont un bien grand mérite : elles sont courtes.

Il n'y a plus à rire, nous voilà à la Gaieté, face à face avec un mélodrame de M. Bouchardy, *la Sœur du Muletier*. Quelle histoire! et que vous en dire? c'est fort embarrassant. Par quelle porte pénétrer dans ce labyrinthe, et une fois entrés, au moyen de quelle licelle en sortir? Cette sœur du muletier est aussi la sœur des *Gaspardo* et des *Lazare*. Les mêmes inclinations, les mêmes mystères et la même tirade. Savez-vous de quoi il s'agit au fond? d'une femme innocente, malheureuse et... récompensée. Tout mélodrame est une image de l'hommage que le vice rend perpétuellement à la vertu. Mais, hélas! la pauvre femme, comme le vice lui fait attendre sa récompense et sa couronne! que d'événements et d'aventures, que d'allées et venues, et quel remue-ménage! l'agréable mélange et le judicieux emploi de glaives, de trappes, de donjons, de prisons et de poisons! et à quelles épreuves nous la voyons soumise et livrée, pieds et poings liés; l'épreuve du fer, et celles du feu et de l'eau!

Au premier acte, elle est noyée, mais repêchée,
Au deuxième, empoisonnée et purgée.
Au troisième, pendue, et la corde casse.
Au quatrième, jetée au feu et sauvée par une averse.
Et pourquoi tant de rage et d'acharnement, de quel crime la punissez-vous donc, assassins! — Cette femme, — gardez-moi le secret et à l'auteur aussi, — cette malheureuse est une victime de la politique, voilà! C'est la sœur d'un muletier, nous sommes forcé d'en convenir; mais l'héritier présomptif de la couronne de l'endroit est son propre époux : les princes royaux ont de tous temps épousé les bergères et les muletières de mélodrame. Cette union clandestine, ce mariage de la main gauche, a, comme toujours et partout, allumé la colère et remué la bile d'un père bonhomme, mais féroce et barbare, trop docile aux inspirations d'un traître de ministre, affreux scélérat, chargé de crimes, tatoué d'infamies, comblé de biens et d'honneurs, et privé d'un bras. Quoique absent, ce bras joue un grand rôle, ce bras est le doigt de Dieu, ni plus ni moins, il donne au traître son signalement et le fait reconnaître pour un ex-voleur de grands chemins, condamné à mort et exécuté par contumace. Justice est faite!

Nous avons saisi au passage des appellations et des désinences britanniques, d'où nous avons conclu que la scène se passait en Angleterre ou en Ecosse. Les costumes sont charmants et *tout battant* neufs, il y a des décors resplendissants; une mise en scène soignée était de rigueur pour couvrir, déguiser et cacher tant d'horreurs. Les acteurs ont fait de leur mieux, et les spectateurs aussi. Des deux parts, quelle patience et quel courage! aborder, affronter et supporter tous ces monstres bavards que le mélodrame appelle ses personnages, rude besogne!

Les *Variétés* ont donné une traduction du *Diable à quatre*, charmant ballet que l'Opéra danse depuis quelques mois. Le lendemain, le *Vaudeville* en donnait une autre version. L'une et l'autre a réussi.

Pour compléter cette revue dramatique, enregistrons la représentation d'un nouvel opéra-comique en trois actes de MM. Scribe et Montfort, *la Charbonnière*. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Histoire de la Semaine.

Afrique française. — Tous les yeux ont été tournés, cette semaine, vers l'Algérie. La curiosité publique s'est portée uniquement sur les dépêches dont étaient chargés les bâtiments qui abordaient à Marseille et à Toulon.

Au récit que nous avons donné dans notre dernière chronique des événements dont la colonne du général Bourjolly, et celle du lieutenant-colonel Montagnac ont été les héros et les victimes, les bulletins ultérieurs sont venus ajouter quelques détails admirables et touchants qui feront encore honorer davantage et ceux qui ont survécu à ces luttes glorieuses et inégales, et ceux qui y ont trouvé une mort si héroïque. Ces braves soldats, ces quatre-vingts héros de Sidi-Brahim, que la mort de tous leurs compagnons n'a pas découragés, qu'elle a électrisés au contraire, et qui, fendant leurs balles en quatre pour prolonger un peu leurs munitions épuisées, prêtent serment entre les mains de leur capitaine, le brave de Géraud, de mourir plutôt que de se rendre, serment qu'ils ont su si bien tenir : ces enfants de la France méritent d'avoir leurs noms inscrits sur les plus glorieuses pages de notre histoire militaire. Nous aurions voulu que le rapport de M. de Mar-

timprey qui fait connaître ces beaux faits d'armes fût, par ordre du ministre de la guerre, la à tous les régiments français, et que les noms de ces héros fussent mis à l'ordre du jour de toutes nos troupes. Nous regrettions de n'avoir encore vu au *Moniteur* qu'une note annonçant qu'il serait accordé des secours aux familles peu aisées que les soldats ont pu laisser, que des bourses seraient données aux enfants des officiers tués, et nous aurions vu avec douleur qu'on demeurât exclusivement dans la voie des récompenses purement individuelles, des avantages uniquement matériels pour les grandes actions et les sublimes dévouements. La gloire doit se payer avant tout en gloire, et les émargements ne doivent venir qu'après. Un ordonnancement de M. le ministre des finances ne sera jamais, à lui seul, bien propre à la propager, à la faire se reproduire. Napoléon fit célébrer dans toutes les cathédrales de son vaste empire un magnifique service funèbre pour le maréchal Lannes, mort au champ d'honneur; ces quatre cent cinquante braves gens qui ont eu le cœur de réaliser le mot contesté de Cambronne, qui sont morts et ne se sont pas rendus, méritaient bien, eux aussi, un service aux Invalides, et, à coup sûr, la population parisienne, son enthousiasme et son empressement religieux n'y auraient pas fait défaut. Mais enfin nous avons pu lire au journal officiel l'annonce d'une mesure à laquelle la France entière applaudira : « Le roi a décidé, dans le conseil tenu hier au palais de Saint-Cloud, qu'un monument serait élevé, à Djemmâa-Ghazaouat, aux braves qui, dans cette funeste rencontre, ont si vaillamment soutenu l'honneur du drapeau. Ce monument destiné à perpétuer la mémoire d'une résistance héroïque, rappellera à jamais sur la terre africaine le dévouement et l'inébranlable courage de notre armée. Les noms des officiers et soldats qui ont succombé, et dont la France déplore si vivement la perte, seront inscrits sur la pierre funèbre, offerts à tous comme un glorieux exemple et un impérissable souvenir. »

Voici ce que dit le général Lamoricière dans un rapport où il a d'ailleurs plus d'une fois à rendre compte de la belle conduite des généraux Cavaignac et de Bourjolly et du colonel Géry : « A la date du 27, le général Cavaignac, inquiet pour le poste d'Ain-Timmouschen, qui dépend de sa subdivision, et qu'il ne croyait pas suffisamment gardé, dirigea sur ce point un détachement de deux cents hommes, choisis dans le 15e léger et les zouaves, parmi ceux qui étaient le moins propres à faire un service actif. Partis le 27 de Tlemcen, ils devaient être à Timmouschen le 28 dans la matinée; au moment où ce détachement arriva au marabout de Sidi-Moussa, à une lieue et demie de Timmouschen, il fut enveloppé par un goum nombreux conduit par Bou-Hammedi, qui venait pour protéger l'émigration des Ouled-Nalfa et des Ouled-Zeïr, qui faisaient défection et allaient se réunir aux Ghozels, déjà passés sous les drapeaux d'Abd-el-Kader : tout cela s'opérait au moment où le général Cavaignac, revenant de chez les Traras, se portait sur l'Oued-Zitoun, pour rallier le colonel Mac-Mahon.

« Notre malheureux détachement, entouré par les cavaliers, et voyant toutes les populations qui, la veille encore, étaient nos alliées, fuir avec leurs tentes, leurs troupeaux et leurs bagages, mit bas les armes; nous n'avons pas, au reste de détails précis sur cette affaire. »

Nous avons pensé devoir donner une carte détaillée de lieux où se livrent en ce moment ces luttes inégales.

La région au milieu de laquelle a eu lieu la malheureuse affaire du 22 forme l'extrémité occidentale du Tell algérien (la zone des terres cultivables); elle est comprise entre la Tafna et les frontières du Maroc, formées en partie de ce côté par la petite rivière Agghieronnt, la mer et une chaîne de montagnes parallèle à la côte. C'est un pays très-accidenté, dominé par quelques pics qui atteignent 800 et même 1100 mètres, coupé d'un grand nombre de petites vallées. La seule ville que l'on y remarque est celle de Nédroma, où l'on voit des ruines romaines, et que l'on croit bâtie sur l'emplacement de la station *Ad Rubras*, l'une de celles qui jalonnaient la route de Rusaccuru (Dellys) à *Cala* (sur la Mlonia). Nédroma, situé à 45 kilomètres, en droite ligne, au nord-ouest de Tlemcen, est au milieu d'un territoire fertile et riche, près des sources de l'Oued-Téyma, petite rivière qui, à 15 kilomètres de là, se jette dans la mer, sous les murs de Djâma Ghrazâouât. Ce dernier endroit, dont le nom signifie *la mosquée* (Djâma) *des maraudeurs, des pillards, de ceux qui font des razias* (ghrazia), est le seul poste que nous ayons dans cette partie de la province d'Oran. Sa position naturelle est très-forte, en ce qu'il s'élève sur une péninsule que la mer et la rivière enveloppent de trois côtés. De là à Tlemcen il y a 56 à 60 kilomètres en ligne droite, en passant par Nédroma. Djâma-Ghrazâouât doit sa création aux événements qui se terminèrent par la victoire de l'Isly; et le commerce qui s'y faisait il y a encore quelque temps était devenu très-actif et assez important; une sorte de petite ville s'est élevée sous les canons du poste. Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, s'élève sur une côte rocheuse le village que les Berbères ont appelé, à cause de sa position, *Taouant*, les rochers. Comme cette position commande Djâma, on y a placé quelques hommes.

Le marabout de Sidi-Brahim (Sidi-Abraham) est à 15 kilomètres (3 lieues) au sud-ouest de Djâma, et c'est une lieue et demie (7 kilomètres) plus loin, en un endroit appelé Dar-el-Foul (*la Maison des Fèves*), que le colonel Montagnac lut enveloppé par les Arabes.

Les principales tribus qui occupent cette partie du Tell sont, à partir de la frontière marocaine et marchant vers l'est, les Mengouchtat, les Athia, les Msirda, les Sou-halia, les Achache, les Soffra, les Beni-Ménir, tout près et à l'est de Djâma, les Trara, autour de Nédroma, les Khaled, les Ouelhaça, à cheval sur le cours inférieur de la Tafna; les Ouled-Douch et les Ouersous.

Élections triennales des conseils généraux. — Une ordonnance royale en date du 4 de ce mois porte que le renouvellement triennal des membres des conseils généraux et d'une moitié des membres des conseils d'arrondissement, aura lieu du 1er novembre au 15 décembre prochain. Les préfets convoqueront, en conséquence, les assemblées d'électeurs départementaux dans l'intervalle compris entre ces deux limites. Les arrêtés de convocation qu'ils prendront à cet effet devront être publiés dans toutes les communes des cantons où il y aura élection, quinze jours au moins avant l'ouverture des assemblées électorales.

Rétractation de M. le prince de Talleyrand. — Le journal *l'Ami de la Religion* a publié une rétractation du prince de Talleyrand et une lettre adressée par ce prince au pape Grégoire XVI. Ces deux pièces viennent de paraître pour la première fois dans une Vie du Père Loriquet, le célèbre jésuite auteur de cette *Histoire de France* qui a fait tant de bruit. Ce ne serait pas là une garantie très-sûre de leur authenticité; mais les originaux de ces lettres ont été déposés dans les archives de l'archevêché de Paris. Ce journal ajoute que ces pièces avaient été écrites par le prince de Talleyrand trois mois avant sa mort, mais qu'il ne consentit à y apposer définitivement sa signature que quelques heures avant d'expirer. C'était le moment qu'il s'était fixé; aucune instance ne put obtenir de lui qu'il le devançât. Lorsque quelques amis et quelques parents le pressaient d'en finir, il leur répondait : « Je ne sais rien faire vite; je ne suis jamais pressé, *et je suis toujours arrivé à temps.* » C'est encore dans *l'Ami de la Religion* que nous trouvons ces détails. On remarque en effet dans le texte des deux pièces publiées qu'elles ont été écrites le 10 mars 1838, et signées seulement le 17 mai, le 18 mai M. de Talleyrand n'existait plus.

Bourbon et Madagascar. — On fait en ce moment, au dépôt du ministère de la marine, le dépouillement de toutes les cartes de Madagascar, de la mer des Indes et des côtes de l'Afrique, du côté du canal de Mozambique. Un travail complet résumera les indications que fournissent ces cartes, afin de pouvoir édifier sur la question topographique le conseil des ministres. En attendant, rien n'est encore décidé sur une expédition nouvelle contre Madagascar. Deux systèmes se partagent, dit-on, les opinions des membres du gouvernement : l'un qui consisterait à renforcer simplement la station de Bourbon, en laissant au gouverneur de cette colonie le soin d'agir contre les Hovas, d'après de nouvelles instructions et avec les renforts qu'il recevrait, l'autre qui consisterait dans une expédition spéciale, laquelle partirait des ports de France sous la conduite d'un officier général, et se rendrait directement devant Tamatave. Le nom de M. le prince de Joinville a été prononcé.

— On sait que les derniers devoirs ont été rendus à Bourbon, vers la fin de juin, aux officiers et soldats tués devant Madagascar. A la suite de cette cérémonie, qui a eu lieu avec la plus grande pompe et au milieu de la douleur générale, une souscription a été ouverte pour élever, à l'une des extrémités de la rade, un monument funèbre à la mémoire de nos braves compatriotes morts au champ d'honneur. Cette souscription a été en un instant couverte de signatures, et bientôt le pieux mausolée retracera aux yeux de tous le courage et le dévouement de nos marins.

— Si le renseignement qu'on adresse à l'*Indicateur de Bordeaux* est exact, il en faudra conclure que notre colonie de Bourbon n'est pas plus épargnée par les fléaux que nos Antilles. A celles-ci les tremblements de terre, à celle-là la guerre avec Tamatave, les ouragans, et la maladie des cannes à sucre. En effet, une épidémie s'est déclarée parmi les cannes à sucre, à Bourbon surtout, dans la partie sous le vent de l'île, comme il s'en est déclaré une en Europe sur les pommes de terre. On croit généralement dans l'île que la récolte de 1846, non celle qui est pendante, mais la suivante, sera presque nulle. Le directeur du jardin des plantes de Saint-Denis a dit que, dans sa pensée, ce fléau était dû à une influence atmosphérique. Mais ce n'est qu'une conjecture avant laquelle il en avait été émis plusieurs autres.

Rio de la Plata. — Rosas a définitivement rejeté l'*ultimatum*, et les mesures coërcitives ont commencé. Voici ce que nous lisons dans le *Standard* : « Des nouvelles de Rio du 22 août sont arrivées à Liverpool hier soir, annonçant que le général Rosas avait rejeté l'*ultimatum* des puissances alliées. Les forces navales d'Angleterre et de France s'étaient, par conséquent, emparées de l'escadre argentine devant Montévideo. Elles ont débarqué en outre 1,500 marins et ont bloqué le port de Bucco, parce qu'Oribe refusait de se retirer de devant Montevideo. Un blocus rigoureux sera fait de tous les ports de la république orientale qui sont ou peuvent être occupés par des troupes au service du gouvernement argentin. »

Le *Times* publie l'avis suivant du chargé d'affaires anglais à Montevideo : « Montevideo, 1er août 1845. — Le contre-amiral Inglefield, commandant les forces navales de S. M. sur la côte orientale de l'Amérique méridionale, m'informe que par refus du général Oribe de se soumettre à l'ordre à lui donné par les amiraux anglais et français, de suspendre les hostilités, il sera établi un blocus rigoureux de tous les ports de la république orientale qui sont ou qui pourraient être occupés par des troupes au service du gouvernement argentin, et que le blocus du port de Bucco a été établi aujourd'hui même. Toutefois, les vaisseaux neutres qui se trouvent actuellement dans le port de Bucco pourront quitter ce port jusqu'au 12 courant. *Signé* : A. TURNER. »

Mexique. — D'après le *Courrier des États-Unis*, ce qui aurait surtout décidé M. Alley de Ciprey à demander au gouvernement de Mexico ses passe-ports, c'est que le conseil de guerre devant lequel avait été traduit le capitaine Oller, qui avait eu l'audace de porter la main sur le représentant de la France, aurait acquitté cet officier. Le nouveau ministre des affaires étrangères, don Manuel de la Pena y Pena, aurait d'ailleurs déclaré qu'il ne se croyait pas lié par l'engagement que don Luis Cuevas, son prédécesseur, avait pris d'accorder une réparation à M. Alley de Ciprey.

Angleterre. — Le revenu public en Angleterre a éprouvé une notable diminution pendant le trimestre qui vient de s'écouler. Les états officiels évaluent cette réduction dans les recettes à 560,975 liv. st. (14,504,812 fr.) par comparaison avec les produits du trimestre correspondant de 1844; mais elle paraîtrait infiniment plus considérable et dépasserait un million sterling (en nombre exact 25,779,811 fr. 50 c.), sans une somme de 450,000 liv. st. qui représente un nouveau versement de l'indemnité payée par la Chine. Notez bien que le produit de certains impôts s'était accru, grâce à la fièvre de spéculation qui dévore en ce moment la Grande-Bretagne; ainsi, le timbre a rendu 114,487 liv. st. (près de 3 millions de francs) par le seul fait de l'accroissement des annonces commerciales qu'amènent les projets de chemins de fer; par contre, le produit de l'*excise*, qui donne le niveau de la consommation, a baissé de 5,784 liv. st. (147,492 fr.) et celui des douanes de 1,154,492 liv. st. (29,459,546 fr.). Cette énorme diminution dans le revenu des douanes semble indiquer que le commerce anglais, dans la crainte d'une mauvaise récolte ou d'une crise industrielle, a modéré ses opérations. C'est là un acte de prudence, si ce n'est pas déjà un symptôme de malaise. Toutefois, l'argent abonde à Londres. La banque d'Angleterre tient en réserve pour huit millions sterling de billets, et sa réserve métallique ne s'élève pas à moins de quinze millions sterling et demi, soit environ quatre cents millions de francs.

Nouvelle-Zélande. — Les derniers avis reçus de la Nouvelle-Zélande remontent au 5 mai dernier. Depuis la prise de Kororarika par les indigènes, un nouvel engagement a eu lieu à la baie des Iles entre eux et les Anglais : ces derniers ont perdu 50 hommes; mais l'avantage leur est néanmoins resté, et ils sont venus à bout de s'emparer d'un des chefs les plus entreprenants, nommé Pomaré, qui se trouve, pour plus de sûreté, retenu comme prisonnier à bord d'un brick de guerre. Les Anglais n'ont pas encore tenté d'attaque de vive force pour reprendre Kororarika; ils se sont bornés à faire bloquer cette place par mer. L'escadre de blocus se compose de deux bâtiments légers de la marine royale, *le Hasard* et *le Nethstor*, et de trois navires marchands. Une goëlette anglaise, qui s'était introduite dans la baie avec des munitions que l'on suppose avoir été destinées aux naturels, a été saisie, et le propriétaire de ce bâtiment incarcéré à Auckland, sous la prévention de haute trahison. Le fameux Héki, chef du soulèvement contre les Européens, a laissé échapper l'occasion favorable : après l'affaire de Kororarika, on s'attendait à le voir marcher droit à Auckland, chef-lieu des établissements anglais; mais heureusement, au lieu de prendre cette résolution décisive, il a usé ses forces dans des combats partiels, et, loin de pouvoir menacer Auckland, il est maintenant réduit à la défensive.

Inde. — Les derniers arrivages de l'Inde n'ont apporté aucun fait saillant. L'anarchie qui règne dans le Penjab va toujours croissant; la révolte de Pechora-Sing a pris un caractère formidable. Il faudrait, pour l'étouffer, des mesures promptes et énergiques, et surtout un parfait accord entre les dépositaires du pouvoir; mais la reine-mère et son frère Jowahir, au lieu de s'entendre contre l'ennemi commun, sont en mésintelligence ouverte : quant à Goulab, après avoir échappé, comme nous l'avons dit, aux deux tentatives successivement dirigées contre sa vie, il a demandé et obtenu un congé pour aller passer une vingtaine de jours dans son château fort de Jumbon, c'est-à-dire qu'il a saisi ce prétexte pour se mettre à l'abri des embûches, surveiller sans danger la marche des événements, et épier le moment de prendre sûrement sa revanche.

Espagne. — Un procès politique avait été intenté sous le ministère Gonzalès-Bravo à plusieurs membres éminents de la chambre des députés accusés d'avoir excité une conspiration à Malaga. Après avoir retenu pendant trois mois en prison quelques-uns d'entre eux, le gouvernement s'avisa de leur faire grâce. Ces messieurs soutinrent qu'on ne pouvait appliquer le droit de grâce qu'à des condamnés et non à des accusés, réputés innocents jusqu'après le jugement. Rejetant donc le pardon insolent qui leur était offert, ils demandèrent des juges. On vient, après trois ans, de leur en accorder. En conséquence de cette décision ont comparu le 1er octobre, devant la 5e chambre du tribunal de Madrid, don Pascual et don Fernando Madoz, don Joaquin-Maria Lopez, ancien président du gouvernement provisoire et l'homme le plus éloquent de l'Espagne; don Manuel Cortina, ancien ministre, et MM. Garrido, Garnica, Ors y Garcia, Verdu et Benedito. Les débats ont duré plusieurs jours. M. Lopez a prononcé un discours fort énergique dans lequel il a flétri, aux applaudissements redoublés de l'auditoire, la politique du gouvernement actuel. L'acquittement de tous les prévenus a été prononcé, et c'est un véritable événement à la veille des élections municipales, dans lesquelles le parti progressiste a résolu d'intervenir activement. La nouvelle loi des ayuntamientos a enlevé à ces corporations la plus grande partie de leurs attributions; mais les mœurs sont plus fortes que les lois, et l'influence des ayuntamientos est demeurée telle que si les progressistes obtiennent la majorité dans les élections municipales, personne ne doute qu'ils ne l'emportent dans les élections parlementaires.

Narvaez poursuit le cours de ses sanglantes exécutions. Deux sergents viennent d'être fusillés à Malaga pour avoir pris part à l'insurrection qui a éclaté il y a deux mois dans cette ville. On ne parle qu'avec horreur d'une tentative qui a été faite par des agents du gouvernement auprès d'un de ces malheureux. Voici en quels termes l'*Eco del Comercio* raconte ce fait : « Deux prêtres avaient été envoyés auprès de ces malheureux pour leur offrir les secours de la religion. L'un des prêtres se jeta aux genoux de l'un des condamnés et lui dit d'un ton suppliant : « Mon fils, pardonne-leur. — Non, répondit le condamné, je ne puis, mon père, leur pardonner. Nous ne pouvons pardonner à ce misérable, qui, étant entré une nuit dans nos cachots, accompagné d'un sous-officier, nous offrit la vie si nous voulions dénoncer comme complices ou embaucheurs divers individus qu'il nous nomma. Moi,

j'eus la faiblesse de céder à ses instances. Cependant, je n'ai compromis que d'une manière vague ces personnes, qui étaient don F., don N., etc.; et je m'en suis mille fois repenti. Je regrette seulement de ne pouvoir me venger de ce misérable.—Pardonne-lui pour ton salut, mon enfant, » répondit le vénérable prêtre. La victime accorda le pardon... »

Grèce. — Les dernières nouvelles d'Athènes annonçaient que le journal *le Triomphe de la Constitution* a publié un article qui a causé la plus vive agitation; d'après cet article, le roi devait être assassiné le 15; mais les conjurés, par suite de circonstances que le journaliste n'explique pas, avaient dû renvoyer au 26 l'exécution de leur projet. A cette nouvelle inattendue, les députés se sont assemblés, les ministres ont été interpellés; ils se sont bornés à répondre que le rédacteur du *Triomphe de la Constitution* aurait à rendre compte devant la justice de son article, qui, s'il faut en croire la *Gazette d'Augsbourg*, repose sur un mensonge et une intrigue.

Saxe. — Après une longue délibération, les deux Chambres de Saxe sont tombées d'accord, sous toutes réserves des principes, de présenter une adresse commune en réponse au discours de la couronne. Le prince Jean, qui est membre de la première chambre, a parlé et voté en faveur de cette résolution.

Archives du royaume. — On a entrepris dans ce grand dépôt historique une collection d'empreintes de sceaux, aussi importante sous le rapport historique que sous celui de l'art. Ce curieux travail, poursuivi depuis quatre ans sous la direction de M. Letronne, garde général des archives, comprendra environ 10,000 types différents, qui se diviseront en près de cent vingt matières, dont les principales sont les sceaux des rois de France depuis Childéric (458) jusqu'au roi actuel; sceaux des souverains de l'Europe (Angleterre, Flandres, empire allemand, etc.); des communes de France et de l'étranger; des grands feudataires; sceaux armoriés des seigneurs, cardinaux, évêques, abbés, juridictions, etc.; le tout pendant une période de près de dix siècles. Cette mesure si importante assure, en outre, la conservation des précieux types originaux appendus aux actes que renferme l'immense dépôt de nos archives du royaume.

(Carte à vol d'oiseau de l'extrémité occidentale de l'Algérie.—Echelle.—Il y a de Djâma Ghrazâouat au marabout de Sidy-Brahim, 12 kilomètres (3 lieues). — Le marabout est indiqué par un astérique; il y en a deux à l'endroit où s'est passée l'affaire du 22 septembre.)

Désastres. — Le *Friend of China* rend compte d'une effrayante catastrophe qui a désolé la ville de Canton. Un dimanche matin, à la fin de mai dernier, un incendie s'est déclaré dans un théâtre donnant sur une place, mais auquel n'aboutit qu'une ruelle étroite. Le feu n'a pas tardé à gagner les habitations voisines. Or, qu'on se figure l'affluence des spectateurs cherchant à sortir du théâtre, et une foule également compacte se précipitant vers la place, du côté opposé. Il ne fut pas possible de s'en retourner; les femmes et les enfants étaient foulés aux pieds, les poutres enflammées, les débris calcinés tombaient sur cette masse vivante, c'était affreux!... Le lendemain, les registres des mandarins offraient une liste de 1,257 morts et de 2,000 blessés! et un grand nombre de ces malheureuses victimes ne pourront jamais être reconnues des parents et des amis au désespoir, tant elles sont défigurées. On connaît le profond respect des Orientaux pour les morts, ce qui pourrait bien prolonger la catastrophe, car les chaleurs sont accablantes, et l'on frémit d'épouvante en pensant à cette masse de chair humaine en putréfaction, qui menace Canton d'un second fléau.

— Le *Toronto Banner* parle d'une triste catastrophe qui a désolé les bords du lac Erié, aux Etats-Unis. Deux steamers, *le Kent* et *le Buffalo*, se sont rencontrés, et *le Kent* s'est abîmé dans les flots. Huit passagers ont péri sans qu'il ait été possible de leur porter secours.

Nécrologie. — M. Gaillard de Kerbertin, premier président de la cour royale de Rennes, vient de mourir; il avait été tout récemment élevé à la pairie.

Le village de Felsberg, dans les Grisons.

Les voyageurs qui se rendent de Coire, la capitale des Grisons, à Reichenau, où le roi Louis-Philippe exerça la profession d'instituteur, remarquent sur la rive opposée du Rhin, presque en face d'Ems, le clocher d'un village entouré de prairies et de forêts, et à demi caché dans un délicieux bouquet d'arbres fruitiers. On l'appelle Felsberg ou la Montagne du rocher. Il est situé entre la rive gauche du Rhin et la base méridionale de la Calanda. Le rocher qui lui a donné son nom forme un mur à pic de 180 mètres environ, au-dessus duquel s'élèvent jusqu'à 2681 mètres les belles pentes boisées de la Calanda. En admirant ce joli village, placé dans cette situation avantageuse et solitaire, plus d'un étranger a sans doute envié la vie tranquille de ses heureux habitants. Mais si, au lieu de continuer à suivre la grande route du Sphgen, il eût traversé le Rhin, s'il eût pénétré au delà de ce verger naturel dans les prairies qui le séparent de la montagne, quel triste dénoûment eût en son idylle! A l'affreux spectacle étalé sous ses yeux, il se fût hâté de s'enfuir, craignant d'être victime de l'horrible catastrophe qui menace ce village. De tous côtés, en effet, près des habitations, sous les arbres, au milieu des prairies, il eût aperçu avec effroi d'énormes blocs de pierre détachés des flancs de la montagne à des époques récentes, il eût vu tous les regards inquiets, incessamment fixés sur ce mur de pierre, tout prêt à tomber, à écraser sous ses débris épars, prairies, vergers, forêts, maisons, habitants, et à arrêter même les eaux du fleuve dans la vallée.

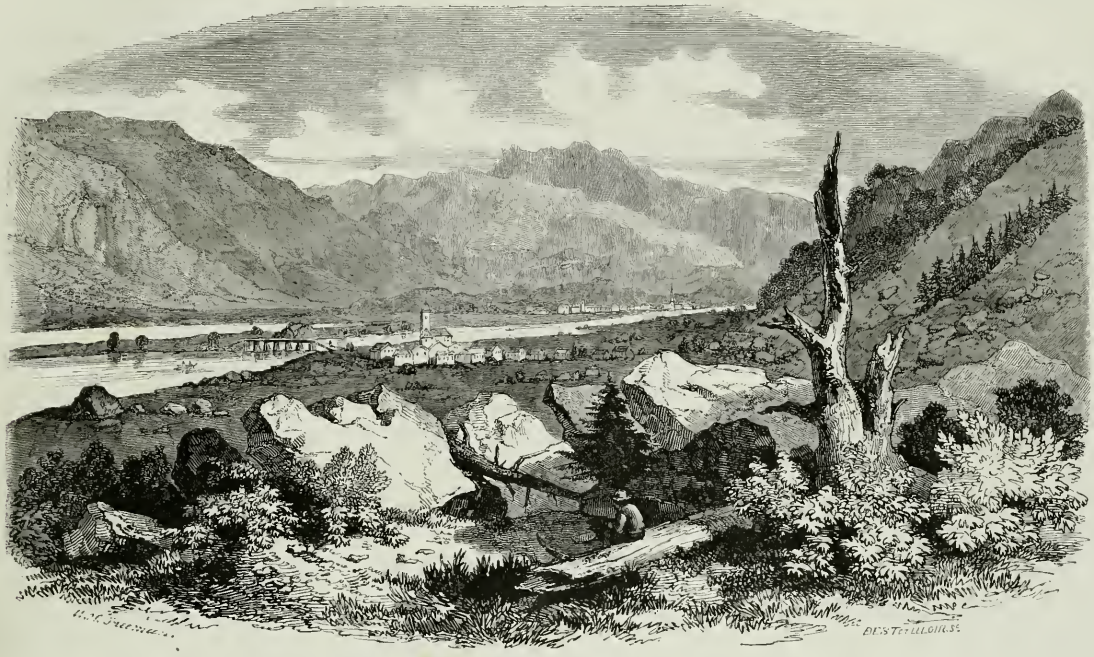
La Suisse est, sans contredit, le plus beau pays de l'Europe; mais elle paye cher sa beauté. Les *plus belles choses*, selon les expressions du poëte, y ont le pire destin. Que de catastrophes n'a-t-elle pas enregistrées dans ses annales! Que de bouleversements elle a subis dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir, mais qui ont laissé dans ses vallées ou sur ses montagnes des traces ineffaçables. Ici des chutes de rochers, des avalanches de neige ou de terre; là, des inondations et des tourmentes. Un jour le mont Couto s'écroule et couvre d'une couche de vingt mètres de hauteur les 2,430 habitants du Pleurs. Un autre jour Goldau est enseveli sous les ruines du Rufiberg. Demain peut-être Felsberg aura subi le même sort.

(Vue du village de Felsberg et de la Calanda, pendant l'éboulement de 1851.)

Sa destinée est certaine : ce village périra écrasé par la montagne qui le domine : rien ne peut le soustraire à sa fin fatale. A quelle époque aura lieu cette catastrophe inévitable, Dieu seul le sait. Les hommes qui l'ont prévue ne peuvent pas prédire sa date; ils savent seulement que tous leurs efforts pour l'empêcher, pour la retarder ont été et seront impuissants. Une partie de la montagne s'incline en avant...: elle se sépare graduellement de la masse énorme de la Calanda, à laquelle on essaye vainement de la rattacher. Chaque jour les fentes s'agrandissent et s'étendent. On en voit qui ont 250 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur. Chaque jour d'énormes blocs se détachent et roulent dans la plaine. En 1851 plusieurs maisons ont été écrasées. L'année dernière des éboulements partiels avaient lieu chaque semaine. La masse tombera dans un mois, dans un an, dans un siècle peut-être, peut-être aussi au moment où nous écrivons est-elle déjà tombée.

Enviez donc, ô vous qui, en passant sur l'autre rive des fleu-

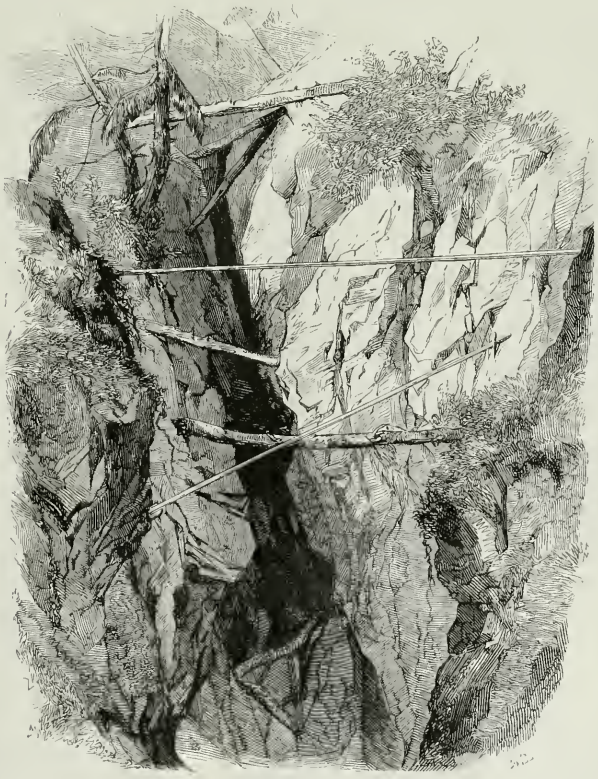
ves, admirez les riches vergers, les frais pâturages, les jolies maisons de Felsberg, enviez donc le bonheur calme de ses habitants. Quelle existence que la leur! Le matin, quand ils voient le soleil se lever, ils ignorent s'ils le verront se coucher; le soir, quand ils demandent au sommeil un repos nécessaire, ils ne doivent pas oublier de recommander leur âme à Dieu. *Memento mori*, peuvent-ils se dire quand ils se rencontrent durant leurs travaux sous cette muraille immense qui leur semble toujours remuer sur sa base trop fragile... A la vue de ce danger si imminent et si certain, qui ne leur crierait d'une voie émue : « Fuyez, fuyez à l'instant! »



(Vue du village de Felsberg et d'Ems, prise de la Calanda, après l'éboulement de 1834.)

Oui, ils devraient fuir s'ils craignent la mort. Car leur vie est constamment menacée du plus grand péril; et pourtant ils sont restés, ils restent encore. — D'abord ils n'ont pas voulu fuir.—Ils n'ont pas voulu abandonner leurs propriétés, leurs maisons, ces lieux où ils étaient nés, où leurs pères étaient morts; leurs craintes étaient trop faibles pour triompher et de leurs intérêts et de leurs sentiments. La montagne avait laissé vivre les générations passées, elle épargnerait encore la génération présente. Mais bientôt cependant ils ont été forcés de se rendre à l'évidence. — Des savants leur révélèrent l'existence d'un danger qu'ils ne connaissaient que trop bien. L'effroi étouffa en leurs cœurs tout autre sentiment. Cédant aux conseils de leur ministre, ils se décidèrent à fuir.

Mais où aller? — Leur Commune ne leur offrait pas un emplacement convenable. —Telle localité manquait d'eau. Telle autre était exposée aux inondations du Rhin! Il leur fallut s'adresser aux communes voisines et leur demander le sol qui manquait. — Ems promit un terrain, mais à une condition: Ems était catholique, Felsberg protestant; Felsberg s'engagerait à embrasser la religion catholique. Il aima mieux mourir que d'abjurer. Coire fut plus tolérante. Mais d'autres difficultés locales et politiques, qu'il serait trop long d'énumérer ici, empêchèrent Coire d'accéder à la demande des habitants de Felsberg. Enfin, après de nombreuses discussions, un emplacement a été trouvé, et il offre, à ce qu'il paraît, tous les avantages et toutes les garanties désirables.



(Une fente dans les rochers qui dominent le village de Felsberg. — Etat des travaux de consolidation.)

Un dernier obstacle, et ce n'est pas le moindre, reste à lever. Pour se construire un village nouveau, il faut de l'argent, beaucoup d'argent aux habitants de Felsberg. Or, ils sont pauvres; si la charité publique ne vient pas à leur secours, ils seront contraints de rester dans le village actuel, et un jour ou l'autre l'Europe attérée apprendra qu'ils sont tous morts victimes d'une catastrophe épouvantable. Les habitants des communes voisines ont déjà fait d'énormes sacrifices; avec le produit de leurs souscriptions, des maisons de refuge ont été construites pour les plus pauvres habitants du village près du pont du Rhin. Mais ces ressources sont insuffisantes; aussi le gouvernement des Grisons vient-il de solliciter, par une circulaire, la pitié des vingt et un cantons confédérés. La France s'associera, nous n'en doutons pas, aux efforts du canton des Grisons et de la Suisse, pour soulager cette grande infortune. L'Allemagne s'en est déjà émue, Francfort, Mayence et d'autres villes ont donné des concerts ou des fêtes qui ont produit des sommes considérables. Une souscription est ouverte à Paris à la légation suisse, rue de Tivoli n° 5 (on recevra les dons de 9 heures du matin à 2 heures de l'après-midi). Puisse cet appel être entendu! puissent les habitants de Felsberg inspirer autant de sympathie et de généreux dévouement que les victimes du désastre de Monville ou du tremblement de terre de la Martinique. S'il est doux de réparer des malheurs, combien n'est-il pas plus doux de les prévenir!

Rosa et Gertrude.

(Suite. — Voir t. V, p. 362, 378, 394, 406, 426, et t. VI, p. 6, 26, 42, 58, 70 et 90.)

XLV.

Après y avoir réfléchi, je ne jugeai pas à propos d'écrire de nouveau aux parents de Rosa, puisque ma dernière lettre contenait trois motifs d'urgence, dont au moins deux, qui demeuraient les mêmes malgré l'envoi des trois cents francs, à savoir sa grossesse et le délai fixé par le commissaire de police, étaient tout ce que je pouvais faire entendre de plus pressant à des parents qui n'auraient pas juré la perte de leur enfant. D'ailleurs, précisément à cause de ce délai irrémissiblement fixé par le commissaire, il faudrait que Rosa se trouvât déjà partie depuis quelques jours au moment où je recevrais une réponse à cette nouvelle lettre, en sorte qu'elle devenait encore par ce côté-là superflue.

D'ailleurs, les angoisses et les secousses que j'avais ressenties la veille et quelque refroidissement que j'avais été prendre sur cette promenade solitaire dont j'ai parlé, furent la cause d'un malaise qui, après m'avoir atteint durant la nuit, redoubla au petit jour avec assez de violence pour que je dusse faire chercher un médecin, au lieu de me lever à mon ordinaire pour me mettre à écrire. La crainte extrême que j'éprouvais de me voir retenu dans mon lit à l'époque très-prochaine où il faudrait m'occuper du départ de Rosa, au milieu de circonstances si difficiles et de projets si incertains, contribua sans doute à aggraver mon indisposition, car j'allais plus mal d'heure en heure, et, à divers signes, je m'aperçus dès le soir de ce premier jour qu'on était inquiet autour de moi, et que le médecin traitait mon mal au sérieux. Alors, faisant effort sur moi-même, je me résignai à être malade, et ne pouvant plus agir pour l'heure, j'employai mes insomnies tantôt à implorer la protection de Dieu sur les deux enfants dont il avait temporairement accru ma famille, tantôt à repasser le compte de mes voies afin d'être toujours ceint et prêt à comparaître. Mais ce calme lui-même me fit du bien, et quelques symptômes que le médecin avait jugés alarmants ne tardèrent pas à se dissiper.

Dès le premier moment de mon indisposition, Gertrude avait volé auprès de moi, et se tenant à mon chevet, malgré que je l'eusse sollicitée de n'en rien faire, elle ne le quittait que pour donner sa place à mon fils quand il avait achevé ses travaux de la journée. Quelquefois aussi, lorsque j'étais moins inquiet par la fièvre, ils demeuraient tous les deux, et, sans que j'y prisse grande part, je trouvais néanmoins beaucoup de douceur à leur entretien, qui était toujours intéressant par les bonnes pensées que chacun d'eux y apportait. Mon fils est droit, religieux, instruit, mais bien peu versé encore dans la pratique du monde, quand d'ailleurs ses qualités naturelles sont de sens solide et de tempérament généreux, bien plus que de finesse d'esprit ou de sagacité précoce. Gertrude, au contraire, aux mêmes qualités de caractère, unissait moins de solidité de sens, à la vérité, mais tout autrement d'instinct délié des choses, des hommes, et des rapports si complexes de la vie. Aussi j'admirais, en les écoutant, que cette enfant, qui avait dix-neuf ans à peine, en remontrât sur bien des points à mon grand garçon de vingt-cinq ans, et je me confirmais dans la justesse de cette double opinion que, d'une part, la femme voit de bonne heure et mieux par le cœur, par la faiblesse, par la pudeur, par sa condition en un mot, là où l'homme voit moins et plus tard par la raison, par l'expérience ou par l'instruction acquise; et que, d'autre part, pour la femme comme pour l'homme, ni l'école des livres, ni l'école du monde ne valent l'école de l'épreuve pour instruire, pour enrichir et pour embellir l'âme de la créature.

Moi-même, durant ces heures de recueillement, je reconnaissais avec gratitude que les misères de ces dernières semaines, durant lesquelles j'avais ressenti tant d'alarmes et de peines au sujet des deux jeunes dames que la Providence avait jetées sur mon chemin, outre qu'elles m'avaient instruit de bien des choses et réveillé de ces torpeurs plus ou moins volontaires où nous croupissons trop souvent quand l'accomplissement des devoirs quotidiens est facile, m'avaient aussi valu de grossir quelque peu cette besace d'œuvres qui est, selon l'Ecriture, et non moins selon la raison, le seul bagage qu'il nous soit donné d'emporter avec nous dans l'autre monde. Bien plus, en réfléchissant à ce qu'est la vie, au bien nécessairement amer et douleur, je trouvais que ces semaines-là n'avaient pas été parmi les malheureuses de mon existence, et que si j'y avais à la vérité senti le fouet de l'angoisse et les pointes de la douleur, outre que l'émotion, l'activité, les démarches les avaient fait paraître courtes, j'y avais pourtant goûté bien des plaisirs purs et bien des satisfactions savoureuses. C'est pourquoi seul à seul, et à moitié vainqueur du malaise corporel par l'aide de ces contentements de ma pensée, je me redisais en mémoire ces paroles du Psalmiste :

> Tu fus toujours dans ma détresse
> Ma haute tour, ma forteresse;
> Tu fus dans mon adversité
> Un Dieu pour moi plein de bonté!

XLVI.

Ces consolations au reste furent de grand secours pour me fortifier contre des atteintes qui m'étaient toujours bien sensibles, en ce qu'elles portaient à la fois sur le caractère dont je suis revêtu à la condition de le maintenir intact, et sur mon fils, qui m'a été donné pour que je le conserve blanc de renommée autant que de conduite. Ce fut lui justement qui m'apprit, avec une indignation que je partageai pourtant pas, tant je sais que les gens sont plus légers que méchants dans leurs propos, qu'on disait dans le quartier des choses offensantes pour ma probité pastorale. Les dettes de ces dames si promptement payées par moi-même, leur entrée dans ma maison, la certitude que je pourvoyais en entier à leur entretien, puisqu'on savait leur gêne chez les Miller et leur dénûment absolu depuis la perte des valises, toutes ces choses exagérées et commentées par les oisifs, par les bonnes femmes, par les servantes du quartier, y avaient accrédité l'opinion que les deniers que je reçois pour les pauvres de ma paroisse fournissaient probablement en tout ou en partie à l'entretien des deux jeunes amies. Encore, ajoutait-on, si elles en étaient dignes, mais c'étaient des aventurières que j'avais ramassées dans la rue tout exprès pour les secourir avec l'argent qui appartient aux honnêtes indigents de la paroisse; et ainsi, comme il arrive d'ordinaire, la malice des propos dont j'étais l'objet se justifiait elle-même par la malice des propos dont elle noircissait ces pauvres dames. Et Dieu veuille, disais-je en moi-même, ébranlé que j'étais encore par la phrase mystérieuse de la lettre, que l'avenir n'aille pas prêter à ces propos menteurs l'appui de quelque révélation redoutable sur la situation de Rosa!

D'un autre côté, la vieille qui fait notre petit service, tout en me confirmant ces choses que m'avait apprises mon fils, se préoccupait d'autres propos bien plus graves qu'elle était mieux à portée d'entendre et dont il était lui-même l'objet. La vie retirée de ces dames encourageait la curiosité; le séjour plus habituel de mon fils à la maison apprêtait aux médisances; enfin, soit que Miller n'eût pas été discret, soit que les visites du médecin eussent passé pour être faites à l'intention de ces dames, la grossesse de Rosa n'était plus un secret, et telles étaient chez des gens d'ailleurs méprisables du voisinage, l'audace et la méchanceté de langue, qu'ils interprétaient le mystère de ces circonstances de mille façons injurieuses à l'honneur de ces dames, que quelques-uns allaient même jusqu'à atteindre par leurs insinuations venimeuses la moralité de mon fils. La pauvre vieille, bien qu'elle connût comme moi la vaine malice de ces ignobles discours, s'en affectait au point d'en verser des larmes, et quand nous nous trouvions seuls, elle ne manquait guère de m'entretenir de cent propos à la connaissance desquels, puisque je n'y pouvais rien changer, il eût mieux valu me laisser étranger. Je la consolais, je la fortifiais et l'engageais à n'y pas donner d'attention plus que moi, au moment même où ils faisaient saigner mon cœur d'une bien douloureuse blessure.

Toutefois, dans l'intention qu'aucune imprudence de notre part ne vînt aggraver le vice d'une situation qui nous exposait ainsi aux médisances du quartier, je lis venir mon fils auprès de moi, pour lui faire quelques recommandations au sujet de la conduite qu'il avait à tenir et des habitudes de sévère discrétion auxquelles il devait s'assujettir dans tous ses rapports avec ces dames. En particulier, je l'invitai à se priver de ces entretiens avec Gertrude dont ma maladie avait été l'occasion, et au milieu desquels une ou deux fois le médecin avait été introduit dans la chambre. Cette dernière recommandation parut seule contrarier mon fils, et il me marqua que c'était lui imposer une privation de ce qui était plus attrayant pour lui que toute chose de plaisir ou de récréation, tant il aimait le caractère de Gertrude, sa conversation et sa présence. Je lui fis sentir que dès lors ma recommandation arrivait d'autant plus à propos, puisqu'en se livrant à cet attrait, il pourrait justement, et à son propre insu, apprêter à des remarques fâcheuses et à des propos malveillants; que d'ailleurs comme il n'était pas séant que je lisse à Gertrude aucune observation sur ce sujet, c'était de sa part que devaient provenir, sans même qu'elle s'en aperçût, toutes les précautions. Mon fils comprit ces vues de ma prudence, et il les mit en pratique dès le même jour.

XLVII.

Rosa voulut aussi me faire sa visite, malgré que je l'eusse fait prier, la sachant souffrante, de s'en bien garder. Elle me parut faible, très-amaigrie, et à chaque instant sur le point de tomber dans quelque évanouissement passager. Quand nous eûmes parlé de ma santé, je lui parlai de la sienne, et l'ayant trouvée plus triste encore qu'inquiète de son état, je l'invitai à m'ouvrir son cœur. « Hélas, me répondit-elle avec la mélancolie du découragement, mon pauvre monsieur Bernier, que sert de vous ouvrir mon cœur, il n'y a plus rien dedans, pas même l'espérance! — Comment donc, Rosa? et ces joies que vous donnait l'autre jour encore l'espérance d'être mère? — Elles se sont dissipées; mon enfant n'a plus tressailli! » Puis s'abandonnant à ses larmes : « Comment pourrait-il vivre de sa mère ainsi abandonnée, et voit-on que les figuiers délaissés donnent des fruits mûris?... Point de nouvelles de Ludwig! Pas davantage de mes deux familles! Les méchants seuls... » Ici la voix de Rosa expira sur ses lèvres, et, en proie à de sourdes douleurs, elle se pencha livide et les yeux fermés contre le sein de Gertrude. A ce spectacle, je prévis qu'elle serait incapable de soutenir prochainement les fatigues du voyage; une morne consternation s'empara de mon esprit.

Heureusement le médecin, qui venait me faire sa visite quotidienne, fut introduit dans ce moment-là, et je l'invitai à s'occuper aussitôt de Rosa, dont l'état de grossesse lui était d'ailleurs connu. Après l'avoir examinée, et avant qu'elle eût pu répondre à ses questions, il me fit signe que son état était grave; puis il proposa aussitôt à Gertrude de lui aider à la reporter dans sa chambre en soulevant à eux deux la chaise sur laquelle elle était assise; qu'alors, sans désemparer, ils l'étendraient sur son lit, et que, très-probablement, sa défaillance cesserait aussitôt. Gertrude s'empressa d'obéir à cette invitation, et de mon lit, je les vis qui opéraient ce lugubre transport. Alors ma consternation fit place à la pitié, et des larmes jaillirent de mes paupières.

Tout à l'heure le médecin revint auprès de moi, et il m'apprit qu'en effet la défaillance avait cessé, mais que, surprise de se trouver dans sa chambre et de voir un monsieur auprès de son lit, Rosa avait eu à traverser un moment de vive répugnance; qu'à la fin pourtant il lui avait fait comprendre la nécessité de recevoir les directions d'un homme de l'art, et qu'en dégoisant, autant qu'il avait pu le faire, ses questions sous un air d'amical intérêt, il était parvenu à se convaincre que son état, quoiqu'il exigeât des précautions et des ménagements, ne présentait cependant rien de dangereux. Ces paroles ne me tranquillisèrent guère, et néanmoins j'ajournai à un autre moment de m'ouvrir au médecin sur la nécessité où allait se trouver Rosa de se mettre en voyage, parce que j'espérais qu'incessamment cette nécessité serait éludée par l'arrivée de sa mère ou de quelqu'un de ses proches, que ma seconde lettre aurait fait accourir en toute hâte à son secours.

XLVIII.

Le lendemain Rosa se trouva en effet beaucoup mieux, et le surlendemain, comme je venais d'essayer pour la première fois depuis mon indisposition de me lever et de m'habiller, sur quelque mouvement que j'entendis dans la chambre des deux amies, je m'y traînai à grand'peine, pour y jouir d'un bien doux spectacle. Rosa venait de sentir de nouveau son enfant tressaillir, et, au cri de joie qu'elle avait poussé, Gertrude était accourue auprès de son lit pour partager sa félicité et en rendre grâces à Dieu avec elle. Je m'associai à ce sentiments, et, c'est ainsi que le contentement et l'espoir tout ensemble reparurent soudainement dans ma maison, tant est bonne la Providence, qui a voulu, dans son équitable sagesse, que le bonheur fût toujours une chose relative, en telle sorte qu'il visite les malheureux eux-mêmes, et qu'il n'est complétement absent d'aucune destinée mortelle.

Toutefois, j'étais si faible encore que, sentant ma tête tourner et mes jambes chanceler, je dis à Gertrude : « Ma pauvre enfant, si vous ne venez pas à mon aide, je crois bien que je vais tomber par terre. » Elle accourut alors, et m'ayant prêté l'appui de son bras, sur lequel j'avais honte de peser si lourdement, elle m'aida à regagner ma chambre, où, m'étant assis : « A présent je vous congédie, car en vérité, je suis incapable ni de dire, ni d'écouter un mot. » Après que Gertrude se fut retirée, je reconnus que j'étais tout aussi incapable de me tenir assis, en sorte que j'entrepris de me déshabiller pour tâcher ensuite de me replacer dans mon lit. Mais je ne pos y parvenir; en sorte que je pris le parti de demeurer sur ma chaise, à moitié vêtu comme j'étais, jusqu'à ce que mon fils de retour pût me prêter son aide. Cependant, au bout d'une demi-heure, un coup de cloche se fit entendre et l'on introduisit Miller, qui demandait à me parler. Avec son secours je pus venir à bout de mon entreprise et regagner mon lit. Dès que j'y fus replacé : « Qu'est-ce donc, Miller, que vous avez à me dire? »

Miller venait en hâte m'avertir que tout à l'heure, en passant sur le pont du Rhône, il avait reconnu le jeune monsieur, qui n'avait pas fait mine de le reconnaître lui-même; qu'aussitôt il avait été de son chef dénoncer son retour auprès du commissaire de police, et que celui-ci, qui ne s'en trouvait pas instruit encore, avait immédiatement donné l'ordre à deux gendarmes de se mettre à sa recherche et de l'arrêter. « Ce sera justice, mon brave Miller, m'écriai-je à cette nouvelle; mais surtout rien ne pouvait arriver de plus heureux pour mes pauvres dames, qui sont appelées à se mettre en route dans très-peu de jours, et qui se trouveront ainsi complétement à l'abri des atteintes de ce mauvais sujet. Vous avez en là une bonne idée, et je vous suis d'autant plus obligé pour votre zèle, que vous voyez vous-même combien je suis hors d'état d'agir de ma personne. » En même temps et pour que rien ne manquât à ma sécurité, qui dans ce moment ne pouvait être trop grande, Miller m'apprit que la fille Marie, à la suite d'une rixe dans laquelle elle avait reçu une blessure provenant d'un éclat de bouteille qui avait pénétré dans sa poitrine, était alitée au moins pour une quinzaine de jours encore, de telle sorte qu'il n'y avait rien à craindre non plus de son côté. Après avoir prié le brave Miller de me tenir au courant de tout ce qui pourrait survenir de nouveau, je le congédiai, et, lorsqu'il se fut retiré, je m'endormis d'un bon sommeil.

XLIX.

Quand je me réveillai, vers cinq heures du soir, je me trouvai rafraîchi, bien plus fort et tout disposé à prendre quelque nourriture. « Ah! c'est vous, Gertrude? en la voyant qui avait veillé à mon chevet; où est donc mon fils? — Votre fils, me répondit-elle en souriant, est venu à son ordinaire, mais il n'est pas resté à son ordinaire pour me tenir compagnie; aussi je lui garde rancune. Voici du reste un billet qu'on a apporté pour vous. » Je l'ouvris et j'y lus des lignes tracées par une main inconnue, où l'on me priait en grâce de passer chez la fille Marie *pour choses relatives à mes fonctions de pasteur*. Cette lettre, dans les circonstances où je me trouvais, éveilla au plus haut point ma sollicitude et ma curiosité; mais quel que fût l'intérêt que j'avais à me rendre à cette invitation, il m'était impossible d'y songer pour l'heure, ni même d'entrevoir le moment où je pourrais aller, ou tout au moins me faire transporter chez la fille Marie. Je mis donc la lettre en lieu sûr, et je priai Gertrude de me servir du thé et quelque nourriture. La chère enfant, à cette demande, fut toute joyeuse, et, après m'avoir préparé avec une amicale diligence un petit repas, elle vint y assister, me distrayant par son entretien, et se repaissant le cœur, en quelque sorte, de chaque bouchée d'aliments dont je me faisais plaisir. De plus en plus j'étais attaché à cette chère enfant, et j'apprenais ces douceurs dont j'avais ouï parler si souvent à ceux qui, autrement dotés par la Providence que je l'ai été moi-même, se complaisent à remarquer combien la vie domestique s'embellit par les petits soins et les gracieuses assiduités d'une fille aimante et dévouée.

Ce petit repas me fit grand bien, et, le lendemain, après une bonne nuit, j'en étais déjà à me promener dans ma chambre, lorsqu'on introduisit une femme qui venait me supplier de nouveau de la part de la fille Marie de passer chez elle au plus tôt. Je la chargeai de répondre que dès qu'il me serait possible, et peut-être le lendemain même, je me rendrais à cet appel. Puis, l'ayant questionnée, j'appris seulement que la fille Marie était gravement malade, et qu'elle ne cessait de demander avec instance qu'on me fît venir auprès d'elle.

Quand cette femme se fut éloignée, Miller arriva ; son air annonçait de bonnes nouvelles. L'ayant invité à m'en faire part, il m'apprit que le jeune monsieur, secrètement averti qu'on le cherchait pour l'arrêter, n'avait eu que le temps de faire disparaître ses effets de l'hôtel, d'endosser un habit différent de celui sous lequel on l'aurait bien vite reconnu, et de sortir de la ville, comme ferait un simple promeneur, en passant par le petit pont à piétons qui débouche sur les abords de la route de Suisse. « Il est donc libre? m'écriai-je; c'est, mon pauvre Miller, tout ce que vous pouviez m'apprendre de plus fâcheux ; car, qui peut à présent me répondre que ce vaurien ne fera aucune tentative sur mes pauvres dames une fois qu'elles seront en route. » En effet, cette sécurité que j'avais recouvrée en apprenant sa prochaine arrestation se trouvait ainsi détruite, et dans l'incertitude où j'étais encore au sujet de l'arrivée d'une personne qui viendrait chercher Rosa et Gertrude, mes alarmes renaissaient de plus belle. Ce qui vint les porter à leur comble, c'est que je reçus ce même jour du commissaire de police, outre un avis qui confirmait ce que je venais d'apprendre par Miller, un papier qui contenait les feuilles de route des deux jeunes dames, et l'ordre contre-signé qui leur enjoignait de quitter la ville le mardi suivant. C'était donc cinq jours ; or, selon mes calculs, et encore dans le cas où ma lettre aurait porté coup, nous ne devions pas espérer qu'une personne partie de Brême le lendemain de la réception de cette lettre pût se trouver à Genève avant trois jours écoulés.

Aussi, le soir, quand je me trouvai seul avec mon fils, nous nous entretînmes de ce qu'il y avait à faire dans le délité où nous allions nous trouver engagés, à savoir, d'une part, la nécessité très-certaine de faire partir ces dames; d'autre part, l'alarme possible de n'avoir vu arriver personne pour les accompagner. Après avoir examiné tous les partis à prendre, dont les uns n'offraient aucune garantie de sécurité, et dont les autres étaient impraticables à cause de la dépense qu'ils occasionneraient, mon fils fut d'avis que je lui confiasse, s'il en était besoin, la mission d'accompagner ces dames. « Avec les trois cents francs du trimestre de Rosa, disait-il, et avec autant que nous pourrons nous procurer, je me fais fort de les faire arriver à leur destination, ou tout au moins assez près pour que, de là, j'obtienne du secours de leurs familles, dussé-je, après avoir confié Rosa et Gertrude pour deux ou trois jours à des mains aussi sûres que les nôtres, faire moi-même une pointe en Brême, pour l'y aller implorer. Ne vous abusez pas, mon père, ajouta-t-il, dans l'état où les choses en sont venues, de cette seule façon, et d'aucune autre, nous ne serons tranquilles vous et moi. » Ce projet présentait beaucoup à redire; néanmoins, sûr comme je l'étais de mon fils, et d'ailleurs forcé par la plus étroite nécessité, après que je l'eus encore examiné, j'y donnai les mains, et nous convînmes d'en disposer, dès le lendemain, tous les moyens d'exécution, sans d'ailleurs en souffler mot à Gertrude elle-même, avant que le moment fût arrivé où il y aurait obligation de l'accomplir.

R. TOPFFER.

(*La suite à un prochain numéro.*)

La colonne de 1792 à Lille, et la colonne de la Grande armée à Boulogne.

A M. LE DIRECTEUR DE L'ILLUSTRATION.

Lille, le 10 octobre 1845.

Je ne sais trop d'où nous vient cette manie de prendre la poste ou le paquebot pour courir chercher à l'étranger de la couleur locale, quand nous avons tout près de nous des contrées si intéressantes, des mœurs si curieuses, des fêtes si pittoresques. C'est probablement encore là, comme disent les fabricants parisiens de spécialités britanniques, une *english importation*. Quoi qu'il en soit, monsieur le directeur, recevez mes remercîments pour la mission que vous m'avez donnée d'assister aux fêtes de Lille. Ça été l'un des plus curieux spectacles que j'aie vus depuis longtemps. Il convenait d'ailleurs que *l'Illustration* fût représentée à cette solennité.

Il s'agissait, monsieur, tous les journaux vous l'ont déjà dit, d'inaugurer à Lille un monument qui trasmit à la postérité l'un des souvenirs de notre gloire militaire, le siége de cette ville en 1792. On avait convié à cette solennité toutes les villes qui, à l'époque du bombardement, avaient envoyé au secours de Lille des corps de volontaires. Immédiatement après la belle défense de Lille, la Convention avait déclaré que les Lillois avaient bien mérité de la patrie. Le peintre David, voulant prouver les sentiments d'admiration et de reconnaissance de la république pour ces généreux citoyens, avait proposé d'élever à Lille une pyramide ou un obélisque pour honorer leur courage. Diverses circonstances empêchèrent la réalisation de ce projet. Les Lillois d'ailleurs étaient ceux qui s'en occupaient le moins. Ils se contentaient de montrer avec une noble fierté aux étrangers qui venaient visiter leur ville les boulets autrichiens incrustés dans les murailles des maisons et que l'on y conserve comme les plus précieux ornements, comme les plus glorieux souvenirs. Ce ne fut qu'un demi-siècle après qu'un membre du conseil municipal de Lille, M. le docteur Dourlen, rappela le projet de David et parvint à en faire décider l'exécution. La première pierre du monument fut posée solennellement le 8 octobre 1842. Il a été achevé cette année, et des fêtes grandioses devaient célébrer son inauguration. C'est à grand'peine, monsieur, que j'ai pu me procurer une place pour me rendre à Lille. Depuis plus de quinze jours les demandes affluaient dans tous les bureaux de messageries. On s'est enfin décidé à faire partir plusieurs voitures *surnuméraires*, comme les appelait notre conducteur, et nous avons pu nous mettre en route. Je pourrais vous dépeindre ici l'aspect des champs si bien cultivés de la Flandre, de ses belles routes plantées d'arbres magnifiques, de ses riches villages qu'on prendrait pour des villes ; mais la description n'apprend rien à qui n'a pas vu, et dérange les impressions de qui a vu. Il s'agissait bien d'ailleurs d'agriculture ou de points de vue pittoresques. A peine avions-nous dépassé Amiens, nous ne rencontrions plus que détachements de gardes nationaux à pied ou à cheval, que véhicules de toute espèce, parés de fleurs, pavoisés de drapeaux, bourrés de gardes nationaux désireux de s'épargner la fatigue d'une route pédestre. Une fois dans le département du Nord ce fut bien pis encore; on n'apercevait plus que des uniformes civiques, les canaux étaient couverts de bateaux décorés des trois couleurs nationales et chargés toujours de gardes nationaux. C'était à croire que les arbres de la route eux-mêmes s'étaient affublés de bufletteries et de shakos.

Mais nous dépassons le dernier relais, nous sortons de Seclin. Un autre spectacle attire nos regards. Non, jamais on n'a vu une pareille réunion... de moulins à vent. A droite, à gauche, devant, derrière, leurs grands bras rouges se poursuivent sans relâche. Ce camp où don Quichotte lui-même se fût avoué vaincu d'avance, s'appelle *la Ville des Moulins*.

Cette ville est un faubourg de Lille, et en effet nous découvrons déjà des tours, de hauts édifices et une quantité prodigieuse de sveltes colonnettes de briques dont la silhouette se dessine sur le ciel. Nous demandons ce que signifient toutes ces aiguilles disséminées. Un panache de fumée, dont leur front se couronne, nous l'apprend bien vite : ce sont des cheminées des machines à vapeur.

Nous approchons : un arc de triomphe majestueux, colossal est devant nous. C'est la porte de Paris. Mais il nous faut attendre près d'une demi-heure avant de pénétrer dans la ville. Il nous faut traverser une longue voûte de ponts-levis, de portes, de barrières dont l'aspect effraye un Parisien novice encore dans l'art des fortifications. Tout cela est encombré d'une foule qui s'agite, se presse, tourbillonne en poussant de joyeux vivats. La pluie tombe, mais qu'importe! On se hâte comme si le soleil de Flandre avait tout le limpide éclat de ses calmes rayons. L'élégant tilbury, la rapide chaise de poste, la lourde diligence, se mêlent aux chariots massifs dans lesquels d'énormes et vigoureux chevaux amènent les villages voisins, abrités sous une épaisse toile blanche. Les campagnards s'empressent, les hommes vêtus de la blouse nationale, les femmes couvertes d'un *mantelet* d'indienne ou de laine noire, dont le capuchon protége leur tête contre la pluie ou la poussière, le vent ou le soleil. Au milieu d'eux serpentent les tachements qui doivent représenter les gardes nationales voisines. Le tambour retentit, les fanfares résonnent, et toute cette foule, tout ce bruit, toute cette musique, tous ces vieillards, ces femmes, ces enfants viennent célébrer à Lille l'anniversaire de la première victoire remportée par la France républicaine sur l'étranger. C'est la fête de la frontière, c'est la fête du pays tout entier. Mais nous entrons dans la ville, nous sommes arrivés. Ce n'est rien encore, il faut se loger. Les hôtels, les maisons particulières regorgent d'étrangers, de voyageurs. Mes compagnons de route m'ont raconté des choses incroyables sur les fêtes de 1842. On couchait dans les voitures, dans les bateaux. On avait mis des matelas sous des portes cochères. Tout cela était fort peu rassurant. Je regardais déjà d'un œil de convoitise la caisse d'une contre-basse que l'on descendait de l'impériale et qui me semblait fort propre à servir de chambre à coucher. Heureusement le conducteur me fit conduire chez un hôtelier de sa connaissance à qui il me recommanda chaudement. Sa protection me fit obtenir un douzième matelas dans une petite chambre. Encore suis-je très-heureux de ne le partager avec personne, car les onze autres sont occupés par deux et même quelques-uns par trois personnes.

Pendant mon modeste emménagement, le canon retentit et annonce le commencement de la fête. Je me mêle à la foule qui envahit les rues. Partout flotte le drapeau national. A peine ai-je le temps de donner un coup d'œil à tous les monuments. Bâtie avec une régularité qui lui donne au premier abord un air froid et monotone, elle est propre comme toutes les villes flamandes. Ses rues sont larges et bien alignées ; Un grand nombre de ses maisons, bâties sous la domination espagnole, offrent de curieuses sculptures, souvent capricieuses et tourmentées, toujours originales et élégantes. La bourse de Lille, à laquelle une restauration intelligente vient de rendre son premier lustre, offre un curieux spécimen de ce genre d'architecture. Elle est enfermée dans un massif de maisons construites sur un plan uniforme et couvertes de haut en bas de pilastres, de cariatides, de guirlandes, d'ornements. Quatre portes en chêne sculpté à jour donnent entrée dans une grande cour carrée, entourée de galeries aux vastes arcades, où se réunissent chaque jour les négociants de Lille. Un clocheton d'une élégante légèreté couronne l'édifice. Le cours au palais des Archives, vaste construction moderne, où le savant et modeste docteur Le Glay me fait les honneurs des trésors confiés à sa garde. Je suis assez heureux pour être admis à contempler chez M. Gentil, le Dusommerard du Nord, une curieuse collection de tous les objets qui intéressent l'histoire du pays. Je rencontre plusieurs écrivains en quête de légendes, de traditions, qui demandent à grands cris des notes sur le siége de Lille. Tout à coup nous avisons un invalide en costume de la république : rien n'y manque, ni le tricorne armé de sa carotte rouge, ni l'uniforme aux vastes retroussis, ni la culotte blanche, ni les guêtres. Nous questionnons le vétéran qui nous apprend qu'en 92 il défendait les remparts de la cité et qu'il vient de recevoir de la municipalité un invitation pour assister aux fêtes, au premier rang des autorités. Ce vieux brave parle malheureusement pour nous le plus pur patois du pays. « Ah! nous dit-il, j'ai servi sous Napoléon, j'ai fait les campagnes de l'empire... J'peux ben dire que j'n'ai jamais rin vu d'si terrible... Un a parlé d'Sarragosse... un a parlé d'Moscou... un a parlé d'aut'villes que je n'sai pu, et pourtant j'y étot; eh bin! tout cha ce n'étot qu'un fu d'allumettes auprès du fu de nou paroisse... Chétot un'cosse lamintable à vir... Un véot les flammes qui grimpotes à l'intour de c'cloquet jusqu'à l'giroutte... E l'plomb fondu coulot din les richos... Les sommiers qui bourlottes raplatisottes les mazons comme des patards... Et malgré tout cha on intindot toudi l'guetteux qui sonnot c'cloque au mitan de c'lu, tant qu'à la fin, on a pus rien intindu, passeque chell'cloque avot fondu goutte à goutte... Pour c'guetteux, y s'a sauvé comme par miracle, je n'sais point comment... » Je vous fais grâce du reste de ce langage. Qu'il me suffise de vous répéter quelques-uns des traits que nous a racontés notre vieux Lillois. Un perruquier, le sieur Maës, ramasse un éclat de bombe, et sur une des places de Lille, il s'en sert comme d'un plat à barbe pour raser quatorze personnes. Un ouvrier, nommé Lambelin, grimpe sur le clocher encore enflammé de l'église Saint-Etienne pour dérober aux flammes le bonnet phrygien, l'emblème de la liberté. Un boulet tombe dans la salle des séances du conseil de guerre, un des membres propose de le déclarer en permanence comme l'assemblée. Il le place sur la table et l'on continue. Le brave Crignieur, canonnier, est averti sur le rempart que sa femme est sur le point d'accoucher. « Est-elle en sûreté? — Oui. — Alors je reste. » On lui apprend que sa maison brûle. « Eh bien! dit-il, les Autrichiens payeront cela. Je vais leur rendre feu pour feu. »

Un capitaine de volontaires est dangereusement blessé, un grenadier accourt et lui tend la main. Une balle lui perce le poignet. Il présente l'autre main, un boulet l'emporte. Il se sert de ses bras mutilés pour relever son officier.

Le maire offre des récompenses à ceux qui ont ouvert un asile aux citoyens dont la demeure a été détruite par l'incendie. Personne ne se présente. On propose de l'argent aux ouvriers, la plupart refusent et ne cèdent qu'à la nécessité. Le 5 octobre, on n'avait ainsi distribué que 850 livres.

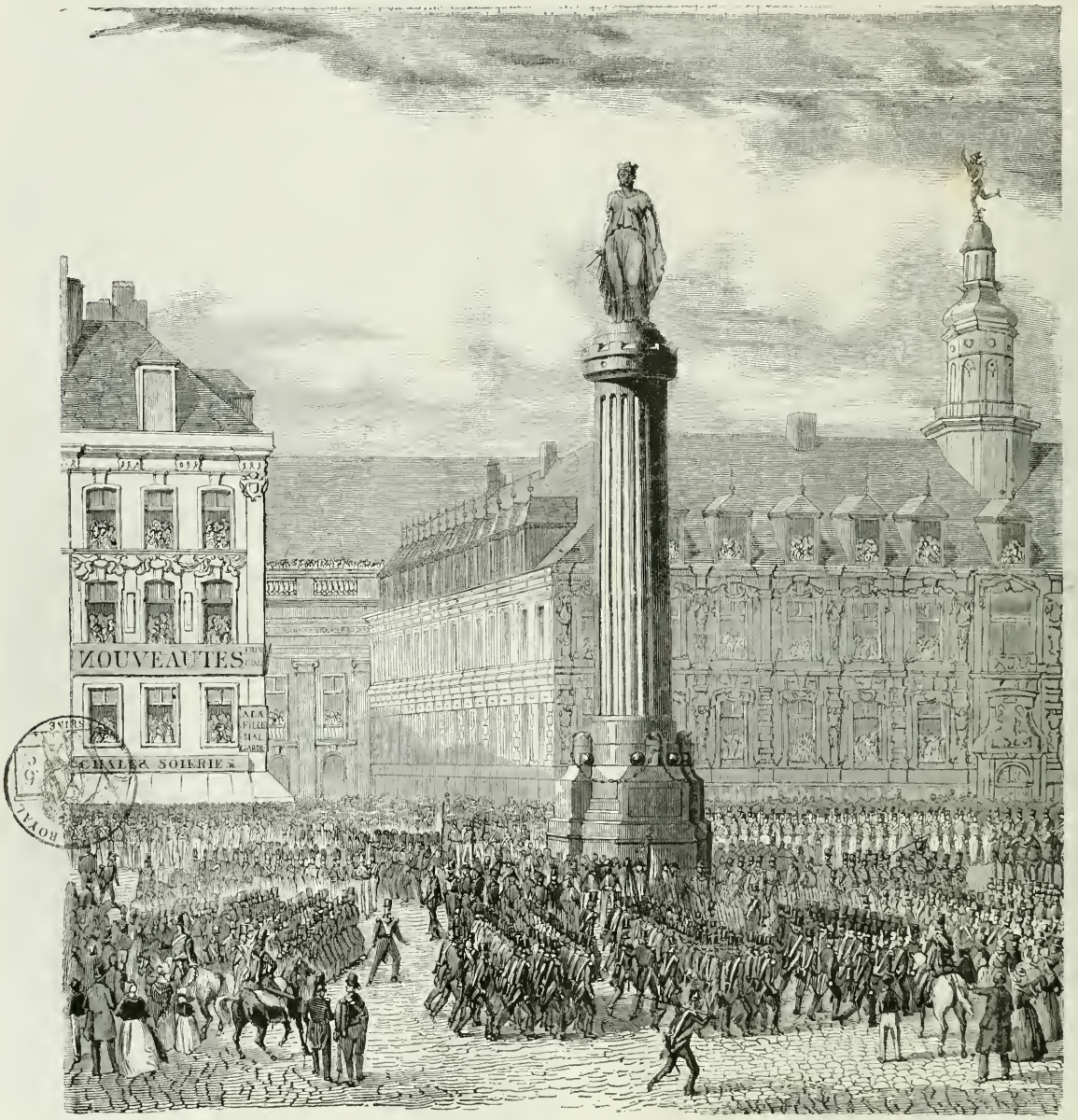
Jusqu'au 8 octobre, pendant cent quarante-quatre heures, les Autrichiens jetèrent dans la ville trente-mille boulets rouges et six mille bombes. Ces dernières pesaient jusqu'à cinquante livres ; quelques-unes contenaient des fioles de thérébentine. Deux cents maisons étaient anéanties. Plus de cinq cents n'étaient plus que des ruines.

Le 8 octobre, dès la pointe du jour, de nouvelles salves d'artillerie retentissent, le tambour bat le rappel, toute la garde nationale est sur pied. Vous ne pourriez vous faire une idée du bruit, du mouvement, de l'animation, de la joie, qui régnent dans la ville. Non, monsieur, en mêlant, en confondant le souvenir de toutes les récompenses que la France accorde de nos jours aux hommes qui firent sa gloire, il ne vous serait pas possible de vous représenter la joie et l'orgueil de cette population, de son enthousiasme et de ses transports. De tous côtés les gardes nationaux vont au-devant des députations des villes voisines, ils les escortent jusqu'à l'hôtel de ville, où elles sont reçues par le corps municipal tout entier, où on lui offre des *vins d'honneur*. Qui viendrait parler du calme des gens du Nord, commettrait aujourd'hui un étrange contraste. Tout ce monde fraternise et s'embrasse comme d'anciens amis qui se retrouvent après une longue séparation. Mais le chemin de fer nous a apporté les dernières députations. En attendant la mise en activité du railway, le gouvernement a voulu dignement l'inaugurer : il a offert à Douai, à Arras, à Valenciennes, à Amiens, à Cambrai de transporter leurs gardes nationaux. Vous pensez bien qu'on n'a eu garde de refuser une offre pareille. Trente-six villes sont représentées à la fête par plus de trois mille hommes. Pendant que tous ces gardes nationaux sont passés en revue par les autorités, nous allons nous placer sur la grande place, au pied du monument. Le dessin que je vous envoie me dispense de vous le décrire. L'une des faces du piédestal porte l'inscription suivante : *Aux Lillois de 1792 hommage de leurs concitoyens*, 1842. La seconde, la date de la levée du siége. La troisième, le décret de la Convention nationale : *Lille a bien mérité de la patrie*. Et la devise, la belle réponse de la municipalité de Lille à Albert de Saxe : *Nous venons de renouveler le serment d'être fidèles à la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre poste ; nous ne sommes pas des parjures*. La revue se termine, les autorités municipales arrivent au pied de la colonne. On y remarquait le préfet du Nord, M. Maurice Duval, le maire de Lille, M. Bigo, magistrat intègre et éclairé ; les députés de la ville de Lille, les principales notabilités du département et l'architecte du monument, M. Benvignat. Le signal est donné, le voile de la statue tombe, la ville de Lille apparaît aux rayons du soleil qui lui font une brillante auréole, les mains battent, le canon tonne, et cinq cents musiciens réunis sur une estrade font retentir l'air des sons entraînants de la *Marseillaise*. M. le maire prononce un discours énergique et concis que les applaudissements accueillent de toutes parts. Mais silence, qui donc arrive? — On regarde, on salue, on bat des mains... C'est le seul membre de la municipalité de 1792 qui existe encore aujourd'hui, c'est M. Scheppers, l'un des signataires de la glorieuse réponse gravée sur le monument, que le roi vient de nommer chevalier de la Légion d'honneur.

Le défilé des troupes commence aux sons d'une marche composée par un jeune et déjà célèbre maître, M. Ferdinand Lavainne. Cette marche est d'une belle facture, énergique mais passionnée et majestueuse à la fois. Pendant une heure et demie, les députations, la garde nationale de Lille, la garnison, défilent au pied de la colonne, qu'elles saluent de leurs acclamations. Après le défilé, le banquet, car il n'y a pas de fête en Flandre sans banquet. On mange bien. On boit sec et l'on se bat encore mieux. Mais où trouver une salle pour quatre mille convives? Ce n'est pas cela qui nous arrête? On coupe les arbres, on abat des murs, et en moins de dix jours s'élève une salle immense, grandiose, longue de 65 mètres, large de 41 mètres : quatre rangées de colonnes la séparent en cinq nefs ou galeries. Celle du milieu offre un large et

commode passage. Dans les bas-côtés sont alignées cinquante-six tables où peuvent se placer cinquante-six convives, trois mille cent trente places sont offertes aux invités et aux souscripteurs. Une vaste table semi-circulaire, de cent cinquante couverts, placée dans l'hémicycle, est réservée aux autorités. Quatre commissaires à chaque table sont chargés de placer les convives et de maintenir le bon ordre. Un grand tableau occupe le fond : il représente une Renommée tenant à la main une banderole où se lit cette inscription : « La garde nationale et les sapeurs-pompiers de Lille aux députations. » Des canons, des cuirasses, des armes de toute nature forment au-dessous des trophées gigantesques. De chaque côté, des épées et des baïonnettes s'arrondissent en rosace autour d'une grande croix de la Légion d'honneur. Chaque colonne de la nef du milieu porte un écusson où est inscrit le nom d'une des villes représentées au banquet. On lit sur les murs de la salle diverses inscriptions relatives à la circonstance. De nombreux drapeaux, des bombes, des attributs complètent la décoration de la salle et lui donnent une physionomie toute guerrière. Un éclairage parfaitement entendu ajoute à l'aspect général. Trois mille bouteilles de vin sont alignées sur les tables ; chacune d'elle porte un petit drapeau planté dans son bouchon. Le coup d'œil de la salle est réellement imposant.

Cependant les commissaires sont à leurs tables : à cinq heures et demie les portes s'ouvrent, les convives entrent en foule et se rangent de chaque côté des tables. Les autorités vont se placer à la table d'honneur. M. le maire de Lille préside toute la réunion. Un coup de canon donne le signal. On s'assied et l'on attaque le repas avec l'appétit de gens qui sont



(Inauguration de la colonne élevée à Lille en souvenir du siége de cette ville en 1792.)

sur pied depuis sept heures du matin. Heureusement, les tables sont abondamment servies, et — chose rare dans ces immenses réunions, — le repas fait honneur au maître d'hôtel.

La cordialité la plus franche ne cesse de régner. Toutes les villes, toutes les armes, tous les grades sont confondus. De nombreuses invitations ont été faites. A côté d'un vétéran, glorieux débris de 92, s'assied un jeune élève de Saint-Cyr, L'école polytechnique est représentée au banquet. L'armée y a été conviée ; chaque régiment a envoyé un délégué de chaque grade, depuis le capitaine jusqu'au simple soldat. Toutes les notabilités du département y ont également été conviées.

A six heures et demie, un nouveau coup de canon donne le signal du premier toast. M. le maire de Lille porte la santé du roi, et d'unanimes acclamations lui répondent. M. le lieutenant général porte ensuite un toast aux députations, et M. le préfet, un autre à nos braves défenseurs de 92. L'assemblée tout entière se joint à leurs paroles. M. le colonel de Montiguy se lève alors, et, annonçant qu'il va exprimer un sentiment gravé dans tous les cœurs : « Je bois, dit-il, à l'armée française. » Des applaudissements enthousiastes accueillent ce vœu.

Les toasts se divisent ensuite par table. Les députations en masse portent la santé des Lillois. Un toast qui réunit toutes les voix est celui que porte la garde nationale de Lille à son colonel. Il nous est impossible de reproduire tous ceux qui sont ensuite exprimés au milieu du bruit. Signalons seulement l'enthousiasme qui s'empare de l'assemblée à l'aspect d'un vieux canonnier de 92. On s'empresse autour de lui ; des artilleurs d'Arras et de Calais le soulèvent sur leurs épaules et le portent en triomphe par toute la salle.

Après le banquet, les gardes nationaux se répandent dans la

ville. Le long des rues, sur la place, dans les cafés, partout on chante *la Marseillaise*. La ville chante comme un seul homme. Un air partage avec *la Marseillaise* l'honneur d'être ainsi chanté par Lille. C'est le refrain de *Charles VI* : *Jamais l'Anglais ne régnera*. J'ai souvent entendu chanter cet air-là plus juste, mais jamais avec autant d'énergie. Je tâche de ne pas entendre pour vous écrire : impossible, on chante plus fort et plus faux que jamais. Je rentre dans ma chambrée, une demi-heure est à peine écoulée que mes camarades de nuit, tous gardes nationaux, rentrent dans un état d'enthousiasme *difficile à décrire*, ivres de patriotisme et peut-être, aussi des libations du banquet. Ils arrivent deux à deux, se donnant le bras, le briquet entre les jambes, le shako sur l'oreille et chantant *la Marseillaise* et *Charles VI*. Toujours *la Marseillaise* et *Charles VI*!

Ce vacarme dure toute la nuit; je sors à cinq heures du matin, et je me heurte contre un garde national qui s'est fait un matelas du trottoir et un oreiller de son bonnet à poil. Pour la première fois de ma vie, je comprends enfin à quoi peut servir un bonnet à poil!... Le malheureux que je viens de déranger dans son sommeil ronflait en murmurant *la Marseillaise*.

Cette journée-là commençait bien, elle commençait par la fête des pauvres, par une distribution à domicile de vêtements et de comestibles. Heureux progrès que l'humanité doit à la liberté!

Je ne vous redirai pas les scènes qui ont rempli toute cette journée, les discours prononcés au pied du monument par chaque députation, les couronnes déposées sur sa base, les rondes dansées à l'entour, les airs patriotiques répétés sur toutes les musiques, par toutes les voix. J'abrége et je cite pour mémoire le carrousel offert à la jeunesse de Lille et des villes voisines, aux gardes nationales à cheval, aux cavaliers de la garnison; puis une *fantasia*, où brille l'adresse de nos hussards, et tous les jeux qui signalent cette fête.

Il faut finir sans parler de la représentation gratuite offerte, sur le théâtre de Lille, aux gardes nationaux des villes voisines. Il faut nous taire sur une illumination d'un effet dont Paris ne peut donner une idée, même dans ses jours de plus grande allégresse.

Les étendards flottent encore, soulevés par le vent et, debout sur son glorieux piédestal, se tient à jamais la glorieuse cité en qui le Nord personnifie le courage civique et l'amour du sol natal. La ville entière, si remplie, si turbulente hier encore, est redevenue la ville du travail. L'industrie a reparu dans ces murailles dont elle est la maîtresse. Les marteaux, les métiers ont remplacé le bruit du canon. Son désordre même est calme et son bruit silencieux, et si moi-même je n'avais à vous écrire je serais déjà reparti à la suite de toutes ces députations qui vinrent rendre hommage au patriotisme et à la gloire des Lillois.

—

Pendant que la ville de Lille inaugurait sa colonne de 1792, la ville de Boulogne voyait se terminer sa colonne de 1804. M. Thiers raconte ainsi, dans le cinquième volume, qui vient de paraître à la librairie Paulin, de sa belle *Histoire du Consulat et de l'Empire* (p. 195) le grand événement dont ce monument est destiné à perpétuer le souvenir :

« En attendant l'expédition qu'il préparait à Boulogne contre l'Angleterre, Napoléon voulut donner à l'armée une grande fête propre à relever le moral des troupes, s'il était possible qu'il le fût davantage. Il avait distribué les grandes décorations de la Légion d'honneur aux principaux personnages de l'empire, dans l'église des Invalides, le jour anniversaire du 14 juillet. Il imagina de distribuer lui-même à l'armée les croix qui devaient être données en échange des armes d'honneur supprimées, et de célébrer cette cérémonie le jour anniversaire de sa naissance, au bord même de l'Océan, en présence des escadres anglaises. Le résultat répondit à sa volonté, et ce fut un spectacle magnifique dont les contemporains ont gardé un long souvenir.

Il fit choisir un emplacement situé à la droite de Boulogne, le long de la mer, non loin de la colonne qu'on a depuis érigée en ces lieux. Cet emplacement, ayant la forme d'un amphithéâtre demi-circulaire, qu'on aurait construit à dessein au bord du rivage, semblait avoir été préparé par la nature pour quelque grand spectacle national. L'espace fut calculé de manière à pouvoir y placer toute l'armée. Au centre de cet amphithéâtre fut élevé un trône pour l'empereur, adossé à la mer, et faisant face à la terre. A droite et à gauche, des gradins avaient été construits pour recevoir les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux. En prolongement, sur les deux ailes, devaient se déployer les détachements de la garde impériale. En face, sur le sol incliné de cet amphithéâtre naturel, devaient se ranger, comme autrefois le peuple romain dans ses vastes arènes, les divers corps de l'armée, formés en colonnes serrées et disposées en rayons qui aboutissaient au trône de l'empereur, comme à un centre. En tête de chacune de ces colonnes devait se trouver l'infanterie, en arrière la cavalerie, dominant l'infanterie de toute la hauteur de ses chevaux.

Le 16 août 1804, lendemain de la Saint-Napoléon, les troupes se rendirent sur le lieu de la fête, à travers les flots d'une immense population accourue de toutes les provinces voisines pour assister à ce spectacle. Cent mille hommes, presque tous vétérans de la république, les yeux fixés sur Napoléon, attendaient le prix de leurs exploits. Les soldats et officiers qui devaient recevoir des croix étaient sortis des rangs et s'étaient avancés jusqu'au pied du trône impérial. Napoléon, debout, leur lut la formule si belle du serment de la Légion d'honneur, puis, tous ensemble, au bruit des fanfares et de l'artillerie, répondirent : « Nous le jurons. » Ils vinrent ensuite, pendant plusieurs heures, recevoir, les uns après les autres, cette croix qui allait remplacer la noblesse du sang. D'anciens gentilshommes montaient avec de simples paysans les marches de ce trône, également ravis d'obtenir les distinctions décernées à la bravoure, et tous se promettant de verser leur sang sur la côte d'Angleterre, pour assurer à leur patrie, et à l'homme qui la gouvernait, l'empire incontesté du monde.

Pour éterniser le souvenir de ce jour mémorable, l'armée résolut d'ériger à ses frais une colonne monumentale, surmontée de la statue de l'empereur. Elle s'imposa une retenue sur sa solde, et le 1er novembre 1804, le maréchal Soult posait la première pierre du monument sur quatre hectares de terrain offerts par la ville de Boulogne. Cette pierre portait l'inscription suivante :

PREMIÈRE PIERRE
DU MONUMENT DÉCERNÉ
PAR L'ARMÉE EXPÉDITIONNAIRE
DE BOULOGNE
ET LA FLOTTILLE
A L'EMPEREUR NAPOLÉON,
POSÉE
PAR LE MARÉCHAL SOULT,
COMMANDANT EN CHEF,
18 BRUMAIRE AN XIII
(9 NOVEMBRE 1804).

Les carrières du pays fournissent le marbre; le bronze manquait et le maréchal en emprunta cent milliers à l'empereur en promettant de le rendre à la première bataille.

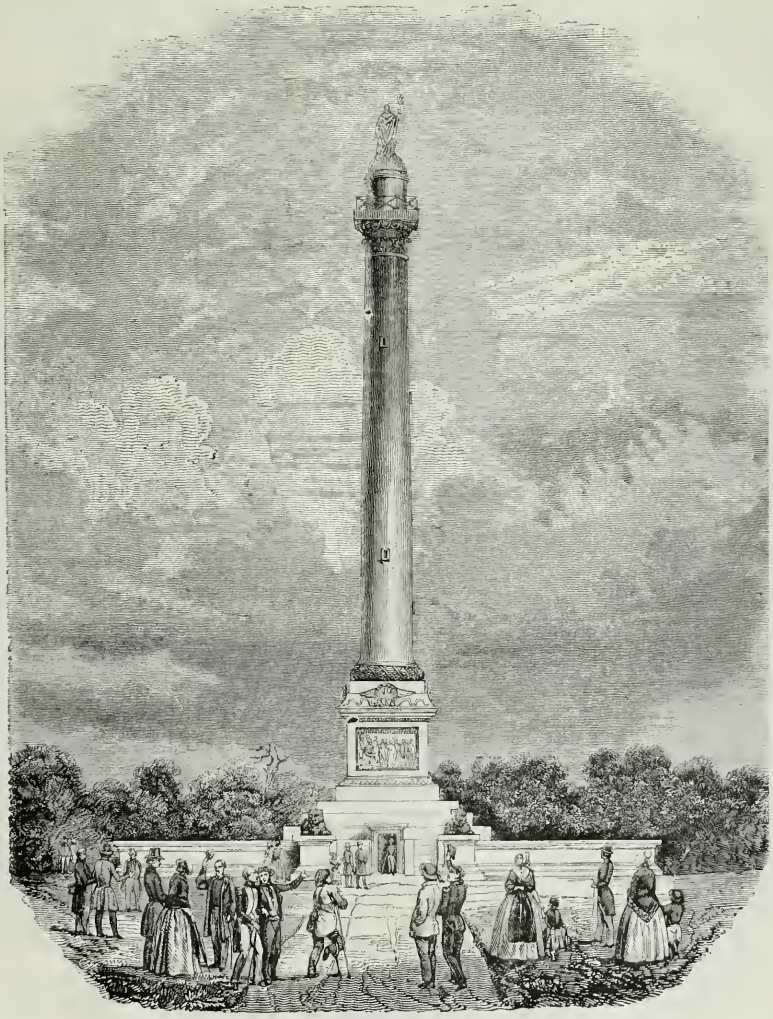
Cependant les travaux étaient à peine entrepris, que de grands embarras financiers et politiques vinrent y apporter les plus grandes entraves. Les troupes levèrent le camp de Boulogne et se répandirent de l'Elbe au Tage.

Sur le champ de bataille d'Austerlitz, le maréchal Soult disait à l'empereur Napoléon : « Au camp de Boulogne, je vous ai emprunté cent milliers de bronze, aujourd'hui je vous les rends, intérêts et principal. »

Néanmoins tous les efforts du maréchal tendaient à faire verser par les troupes le montant de leurs souscriptions, et, lui-même, le 24 décembre 1808, versait personnellement au payeur de la colonne, une somme de 176,950 fr. 41 cent. provenant de sa part des prises faites par le corsaire *le Tilsitt*, dans les mers du Nord. Le 10 juin 1810, il écrivait de Séville à l'inspecteur aux revues Malraison... « Quant à moi, je n'ai d'autre désir que de voir terminer cette colonne, devrais-je y employer la moitié de ma fortune. »

La restauration survint, et la colonne Napoléonne dut être continuée pour perpétuer le souvenir de la rentrée des Bourbons dans leurs Etats. La statue de Napoléon, les bas-reliefs furent brisés dans les mains des artistes qui les travaillaient

(Statue de Napoléon, qui couronne la colonne de Boulogne, par Bosio.)



(Colonne de Boulogne, commencée en 1804, en mémoire de la distribution faite par Napoléon à l'armée française des croix de la Légion d'honneur, achevée par les soins de M. Henry, architecte, au mois de septembre 1815.)

encore et jetés au fourneau; aujourd'hui les canons d'Austerlitz décorent le pont Neuf sous les traits de Henri IV.

Le 19 janvier 1822, le conservateur des monuments écrivait au maréchal Soult : « A l'époque où les bronzes de la colonne de Boulogne furent brisés, une effigie de votre personne fut mise à part comme pouvant intéresser votre famille. Je suis autorisé, par S. Ex. le ministre de l'intérieur, à vous en faire la remise contre la somme de 285 fr. 45 c. valeur du bronze.

Le maréchal répondit : « Je viens de recevoir l'effigie en bronze qui provient de la colonne de Boulogne, et je m'empresse de vous faire compter 285 fr. 45 c. Ce sera la troisième fois que j'aurai payé ce même bronze, la première au camp de Boulogne par mes souscriptions, la seconde en payant de ma personne sur le champ de bataille d'Austerlitz, et la troisième entre vos mains. »

A la révolution de juillet, les insignes fleurdelisés disparurent afin que le monument fût terminé et rendu à sa première destination.

Le 15 août 1841 la statue de Napoléon fut placée sur le sommet de l'édifice et saluée par les acclamations du peuple et de l'armée.

La colonne Napoléonne est sans contredit l'un des plus beaux monuments de son genre. Cet édifice est d'ordre dorique composé, sa hauteur totale est de 52 m. 50. Elle est plus belle et plus haute que celle de colonne de la place Vendôme.

Les fondations sont en marbre ainsi que le monument. Elles ont 6 mètres d'élévation et reposent sur le roc.

Le piédestal s'élève sur une vaste plate-forme en marbre. Le fut à 28 m. 40 c. de hauteur et 4 m. 20 de diamètre.

Dans le socle du piédestal se trouve ménagée la salle des archives, ornée des bustes de l'empereur, du maréchal Soult et de l'amiral Bruix. Un escalier en spirale fort commode, de 261 marches, conduit du vestibule au-dessus du tailloir. L'acrotère sur lequel repose la statue a 5 mètres de hauteur.

Les inscriptions, qui ont été rédigées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sont ainsi conçues :

(FACE SUD.)

Sur ce rivage
Le XVI AOUT M DCCC IV.
Napoléon en présence de la Grande armée
distribua les décorations de la Légion d'honneur
aux soldats, aux citoyens
qui avoient bien mérité de la patrie.
Le IVe corps commandé par le maréchal Soult
et la flottille sous les ordres du vice-amiral Bruix
voulurent
perpétuer le souvenir de cette journée par un monument.
LOUIS-PHILIPPE I, ROI DES FRANÇAIS
achève cette colonne
consacrée
par la Grande armée à Napoléon
M.DCCC. XLI.

(FACE NORD.)

LVDOVICVS . PHILIPPVS . I
Francorvm rex
Qvibus. in. locis !! Napolio imp
exercitvi. florentissimo. invicto. propvgnatori. patriæ
insignia. legionis. honoratorvm. de svggestv. distribvit
vti. memoria. eivs. diei qui. fvit. D.XVI. AVGVST. ann. M.DCCCIV.
gloriaqve. exercitvs
monvmento. consecratæ. posteris. traderentvr
colvmnam
ab. exercitv !! D. IX, november. ann, M DCCC.IV. inchoatam
opere DIV. intermisso
perficiendam cvravit. dedicarivqve. præcepit
ann. M.DCCC. XLI.

La statue est l'œuvre de Bosio; elle représente Napoléon en costume impérial, la tête ceinte d'une couronne de lauriers. La main gauche est appuyée sur le sceptre, surmonté d'une aigle. De la main droite, l'empereur tient l'étoile de la Légion d'honneur. Cette statue est en bronze et a 4 mètres 10 centimètres de hauteur.

Les bas-reliefs sont également en bronze, ils ont 4 mètres 75 centimètres de longueur, et 2 mètres 45 centimètres de hauteur.

L'un est dû au talent de M. Lemaire, l'auteur du fronton de la Madeleine. Il représente Napoléon distribuant les croix de la Légion d'honneur au camp de Boulogne, le 28 thermidor an XII.

L'autre, qui se trouve sur la face Est, retrace l'hommage rendu à Napoléon par l'armée au camp de Boulogne, lorsque, prenant le maréchal Soult pour interprète, elle vote l'érection de la colonne. Dans cette œuvre, Napoléon est assis sur son trône, au milieu du camp. Le maréchal Soult, à la tête de son état-major, présente le plan de la colonne, que tient à la main un de ses aides de camp. L'artiste a choisi le moment où le maréchal dit à l'empereur : « Prêtez-moi du bronze pour élever ce trophée, je vous le rendrai à la première bataille. »

Dans ce bas-relief, les différentes armes sont représentées par les célébrités de l'époque. Le général Bertrand est placé entre le maréchal Soult et l'amiral Bruix.

Dans ce moment d'enthousiasme, exprimé sur ces nobles et belles figures, un jeune officier de marine presse avec effusion la main d'un colonel d'infanterie. Ce jeune officier, dont le symbolique langage prouve l'union qui règne entre les armées de terre et de mer, est l'aide de camp de l'amiral, le lieutenant de vaisseau Rosamel, qui depuis se montra fidèle aux glorieuses promesses du camp de Boulogne.

On doit à M. Bra de belles œuvres, mais dans celle-ci il s'est en quelque sorte surpassé.

Une fort belle porte en bronze se trouve dans le soubassement de la colonne; elle a été fondue à Calais, par Valdelièvre. Les bas-reliefs l'ont été à Paris, chez Soyer et Ynglé, et la statue, chez Saint-Denis. — Les sculpteurs ornementistes furent MM. Marneuf et Duhamel.

L'architecte La Barre a jeté les fondements de la colonne en 1804, et c'est à l'architecte Henry qu'est dû l'achèvement de ce superbe monument admiré de tous ceux qui viennent le visiter. Il est placé à 2 kilomètres de Boulogne, sur la route de Calais, au milieu d'un terrain de quatre hectares formant une promenade magnifique qui domine le détroit du Pas-de-Calais.

Le voyageur qui s'arrête sur le rivage de l'Angleterre et tourne un regard curieux vers la France aperçoit dans le vague de l'horizon une forme colossale qui se perd dans les brumes : c'est la colonne Napoléonne et son empereur; c'est la pierre qui marque une halte entre Marengo et Austerlitz.

Les Mémoires d'un Fou (1).

5 octobre.

Aujourd'hui, il est arrivé un événement extraordinaire. Je me suis levé ce matin assez tard, et quand Mavra (2) m'apporta mes bottes propres, je lui ai demandé :

« Quelle heure est-il? »

Elle m'a répondu qu'il était plus de dix heures, et je me suis mis à m'habiller. Il faut convenir que je n'avais pas la moindre envie d'aller au département (3), car je savais d'avance quelle désagréable figure me ferait mon chef de bureau. Il y a déjà longtemps qu'il me dit :

« Quel désordre as-tu donc dans la tête, mon frère (4)? Souvent tu te jettes à droite et à gauche comme un homme asphyxié par la chaleur du poêle; tu embrouilles les papiers de façon que le diable lui-même ne s'y retrouverait plus; tu mets de petites lettres en tête des actes; tu oubliés d'indiquer la date et le numéro. »

Maudite grue! Je suis sûr qu'il me porte envie de ce que je me tiens dans le cabinet du directeur, et de ce que je taille des plumes à Son Excellence. En un mot, je ne serais pas allé au département si je n'eusse eu l'espérance d'y voir le caissier, et d'arracher peut-être à ce juif quelque avance sur mes appointements. Voilà encore une créature! N'ayez garde qu'il donne jamais à personne de l'argent un mois d'avance... Ah! mon Dieu! plutôt arriverait le jour du jugement dernier. Priez-le, implorez-le, soyez dans la plus grande détresse du monde, il ne vous lâchera pas un kopek, le vieux diable. Et, dans son logis, sa propre cuisinière lui donne des soufflets. C'est connu de toute l'Europe. Je ne comprends pas quel profit on trouve à servir au département. Il n'y a pas là la moindre ressource. Ah! par exemple, dans la direction du gouvernement (5), dans les chambres civiles (6), ou dans celles de la couronne (7), c'est tout autre chose. Là vous voyez, par exemple, quel pu'nu qui se serre humblement dans un coin; il grifonne sous son nez; il porte un petit frac étriqué; il a un visage à cracher contre, et regardez pourtant de quelle maison de campagne il est locataire. Ne vous avisez pas de lui porter une tasse en porcelaine dorée, il vous dirait que c'est un cadeau bon pour un docteur. Mais donnez-lui une paire de chevaux alezans, ou un droschki, ou un collet en castor de 500 roubles. Il a une apparence si modeste! il vous dit si délicatement : « Auriez-vous la complaisance de me donner un petit canif pour me tailler une petite plume? » Et en même temps il vous taillera de façon à ne vous laisser qu'une chemise sur le corps. A la vérité, notre service est très-noble. Tout est propre chez nous, plus que dans aucune direction de gouvernement. Nos tables sont de bois d'acajou, et tous nos chefs disent « Vous » à leurs employés. Oui, cela est vrai, et n'était la noblesse du service, il y a longtemps déjà que j'aurais quitté mon département.

Je mis un vieux manteau, et pris mon parapluie, car il tombait une pluie battante. Il n'y avait personne dans la rue. Cependant je rencontrai beaucoup de femmes qui se couvraient la tête avec le pan de leurs jupes, quelques marchands russes, sous des parapluies, et des cochers de place. Quant aux nobles, on ne rencontrait que des employés qui marchaient l'oreille basse. J'en vis un dans un carrefour. Dès que je l'aperçus, je me dis à moi-même : « Eh! eh, mon petit pigeon, tu ne vas pas au département, mais tu cours après cette fille qui marche devant toi, et tu lui regardes la jambe sous ses jupes qu'elle relève. Quel gaillard qu'un employé! parole d'honneur, il ne le céderait à aucun officier de l'armée. Qu'une femme passe devant lui en chapeau, il ne manquera pas de la pousser du coude. » Tandis que je pensais tout cela, je vis une voiture s'approcher d'un magasin devant lequel je passais. Je la reconnus sur-le-champ; c'était la voiture de notre directeur. « Mais il n'a rien à faire dans ce magasin, pensai-je aussitôt; ce doit être sa fille. » Je me serrai contre la muraille. Le laquais ouvrit la portière, et elle s'élança de la voiture comme un oiseau de sa cage. Quand elle regarda de côté et d'autre, quand ses yeux rencontrèrent les miens... « Ah! mon Dieu, mon Dieu, je suis perdu, tout à fait perdu... Et pourquoi s'avisait-elle de sortir par un si mauvais temps? » Qu'on dise après cela que les femmes n'ont pas une grande passion pour tous ces chiffons de modistes. Elle ne me reconnut pas, et moi-même je tâchai de m'envelopper le plus possible, car mon manteau était fort sale et fait à la vieille mode. On porte aujourd'hui des manteaux avec un long collet, tandis que j'avais au mien une quantité de collets très-courts applaqués l'un sur l'autre. Et puis le drap de mon manteau n'était pas décati. Sa petite chienne, à qui l'on avait fermé la porte du magasin, resta dans la rue. Je connais cette petite chienne; on la nomme Medgi. A peine avais-je eu le temps de rester une minute devant la porte, que j'entendis une voix très-fine dire :

« Bonjour, Medgi. »

Que diable! qui est-ce qui parle? et je tournai la tête et vis deux dames sous un parapluie, l'une vieille, l'autre jeune. Mais elles passèrent, et de nouveau j'entendis près de moi ces paroles :

« Comment n'as-tu pas honte, Medgi? »

Que diable! je vis que Medgi se flairait avec une autre petite chienne qui suivait ces deux dames.

Eh, eh! me dis-je à moi-même; mais ne suis-je pas ivre? Cela m'arrive rarement.

« Non, Fidèle, tu as tort de me faire des reproches. »

Pour le coup, je vis moi-même que c'était Medgi qui parlait.

« Haff, haff, j'ai été, haff, haff, haff, très-malade. »

Ah! petite coquine de chienne! Il faut convenir que je m'étonnai beaucoup en l'entendant parler comme une personne. Mais après y avoir réfléchi mûrement, je cessai de m'étonner. En effet, il y a déjà beaucoup d'exemples de pareils événements dans le monde. J'ai ou-dire qu'en Angleterre un poisson s'est approché du rivage, et a prononcé deux mots dans une langue tellement étrangère, que voilà déjà trois années que tous les savants tâchent de la désigner sans avoir pu rien découvrir jusqu'à présent. J'ai lu aussi dans les gazettes que deux vaches sont venues un jour dans un magasin demander une livre de thé. Mais il faut convenir que je m'étonnai bien davantage quand Medgi ajouta :

« Je l'ai écrit, Fidèle; sans doute Polkan ne l'a pas porté ma lettre. »

Que je ne touche pas mes appointements, si j'ai jamais entendu dire qu'un chien pût écrire! Ceci, par exemple, m'a fort étonné. Il faut dire que, depuis quelque temps, je commence à voir et à entendre des choses que je n'avais jamais vues ni entendues jusqu'alors.

« J'irai, me dis-je à moi-même, je suivrai cette chienne; je saurai qui elle est, et ce qu'elle pense. »

J'ouvris mon parapluie, et me mis à suivre les deux dames. Elles entrèrent dans la rue Gorokhovaya, puis dans la rue Metschanskaya, puis dans la rue Stalarnaya, puis enfin elles gagnèrent le pont Kokouschkine, et s'arrêtèrent devant une grande maison.

« Je connais cette maison, me dis-je à moi-même; c'est la maison Sverkoff. Quelle immense machine! et quelle foule de monde l'habite! combien de cuisinières, combien d'étrangers! et les employés de ma sorte y sont comme des fourmis, l'un sur l'autre. Il y a un de mes amis qui joue fort bien de la trompette. »

Les dames montèrent au cinquième étage.

« Bien, pensai-je, je n'irai pas maintenant, mais je marquerai l'endroit, et je profiterai de ma découverte à la première occasion. »

4 octobre.

C'est aujourd'hui mercredi. Voilà pourquoi je me suis rendu dans le cabinet de mon chef. Je suis venu exprès un peu plus tôt que de coutume; je lui ai taillé toutes ses plumes. Notre directeur doit être un homme de beaucoup d'esprit; tout son cabinet est garni d'armoires pleines de livres. J'ai lu les titres de quelques-uns. Quelle science! quelle science! elle est telle, qu'un homme comme moi ne peut pas même l'imaginer. Et puis, tout cela est en français ou en allemand. Et si vous le regardez en face, oh! quelle majesté brille dans ses regards! je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole de trop. Seulement, quand on lui présente ses papiers le matin, il vous demande :

« Quel temps fait-il?

— Il fait humide, Votre Excellence. »

Oh oui! ce n'est pas un de mes pareils; c'est un véritable homme d'Etat. J'ai remarqué cependant qu'il m'aime beaucoup. Si sa fille... ah! j'en perdrais la tête!... mais rien, rien, silence.

J'ai lu l'*Abeille du Nord* (1). Quel sot peuple que ces Français! Ma parole d'honneur, je les ferais tous prendre et tous fouetter. J'ai lu aussi une très-agréable description d'un bal, écrite par un gentilhomme de Koursk. Les gentilshommes de Koursk écrivent bien. Ensuite je me suis aperçu qu'il était déjà midi et demi, et le Notre (2) n'était pas encore sorti de sa chambre à coucher. Mais à une heure et demie, il est arrivé un événement qu'aucune plume n'est en état de décrire. La porte s'ouvrit; je crus que c'était le directeur, et me levai de ma chaise avec mes papiers. Mais non, c'était elle-même... O saints du paradis! comme elle était habillée! et sa robe était blanche comme un cygne, et si bouffante!... Quand elle me regarda, c'était, j'en jure Dieu, c'était un soleil. Elle salua et me dit :

« Papa n'est pas encore venu? »

Aie, aie, aie, quelle voix! un canari, un vrai canari.

« Votre Excellence, avais-je l'intention de lui répondre, ne me faites pas couper la tête (3), ou bien, si vous me faites couper la tête, faites-le vous-même, avec votre main de fille de général. »

Mais, que diable! ma langue tourna dans ma bouche, et je ne dis que ces mots :

« Non, mademoiselle. »

Elle me regarda, regarda les livres, et laissa tomber son mouchoir. Je m'élançai aussitôt pour le ramasser, mais je glissai sur ce maudit parquet, et manquai de me casser le nez.

---

(1) Cette nouvelle, comme celle que nous avons publiée dans nos précédents numéros, *un Ménage d'autrefois*, est empruntée au recueil de M. Nicolas Gogol, écrivain russe dont M. Louis Viardot publiera prochainement une traduction.

(2) Féminin de Maurice.

(3) Chaque ministère se divise en *départements* (qui sont nos divisions), chaque département en *divisions* (qui sont nos bureaux), et chaque division en *tables*.

(4) Expression d'un supérieur à son inférieur.

(5) En Russie, un gouvernement est une province. La direction du gouvernement est une espèce de conseil de préfecture.

(6) Tribunaux.

(7) Bureaux de finances.

(1) Le plus important et le plus répandu des journaux russes.

(2) Notre chef.

(3) Allusion à l'ancienne formule de supplique qu'on employait en parlant aux tzars : « Ne donnez pas de me couper la tête, mais permettez-moi de parler. »

Je repris toutefois l'équilibre, et lui présentai son mouchoir. O saints du paradis! quel mouchoir! un mouchoir de batiste, et si fin! de l'ambre, de l'ambre véritable. Il sent son général. Elle remercia, et sourit légèrement, en remuant à peine ses lèvres de sucre; puis, elle s'en alla. Moi, je restai encore assis pendant une heure, quand un laquais vint et me dit :

« Allez-vous-en, Axenti Ivanowitch, le maître est déjà parti. »

Je ne puis pas souffrir les laquais. Ils sont toujours là, étalés dans l'antichambre, et ne se donnent pas même la peine de saluer par un petit signe de tête. C'est peu encore. Une fois, l'un de ces coquins s'avisa de m'offrir du tabac sans se lever de sa place.

« Mais sais-tu bien, sot esclave, que je suis un employé, que je suis de noble extraction? »

Cependant, je pris mon chapeau, je posai moi-même mon manteau sur mes épaules, car ces messieurs ne daigneront jamais vous rendre ce service, et m'en allai. A la maison, je restai la plus grande partie du temps couché sur mon lit; puis je copiai de fort jolis petits vers :

N'ayant pas vu mon âme pendant une heure,
Je croyais qu'il y avait une année;
Je me mis à détester mon existence,
Et je dis : M'est-il possible de vivre?

Ce doit être de Pouschkine. Le soir, je m'enveloppai dans mon manteau, j'allai jusqu'au perron de l'hôtel de Son Excellence, et j'attendis longtemps.

« Ne sortira-t-elle pas en voiture, pour que je la voie encore une pauvre petite fois? »

Mais non, elle ne sortit point.

6 novembre

Mon chef de bureau m'a mis hors de moi. Quand j'arrivai au département, il me fit appeler, et me parla de la sorte :

« Mais, dis-moi un peu, que fais-tu?

— Comment! ce que je fais! je ne fais rien, répondis-je.

— Mais, pense-y, pense-y bien; tu as déjà plus de quarante ans. Il est temps de devenir sage. Qu'est-ce que tu t'imagines? crois-tu que je ne connaisse pas toutes tes folies? tu lais la cour à la fille du directeur. Mais regarde-toi; pense un peu qui tu es. Tu n'es qu'un zéro, tu n'es rien, tu n'as pas un sou vaillant. Et regarde ta figure dans un miroir. Comment peux-tu seulement penser à cela? »

Que diable! parce qu'il a, lui, une figure qui ressemble à un flacon d'apothicaire, et qu'il a sur sa tête un petit toupet frisé, et qu'il y met de la pommade, il croit que lui seul peut tout faire. Je comprends, je comprends pourquoi il se fâche. Il m'envie; il a remarqué sans doute quelques signes de préférence qui s'adressaient à moi. Mais je lui crache dessus. Voyez un peu; quelle grande chose c'est qu'un conseiller de cour (1)! Il s'est accroché une chaîne d'or à sa montre, il se fait faire des bottes à trente roubles; mais que le diable l'emporte! Et moi, est-ce que je suis le fils d'un tailleur ou d'un bas-officier? Je suis gentilhomme, je puis parvenir aussi. D'ailleurs, je n'ai que quarante-deux ans. C'est le temps, à vrai dire, où le service ne fait que commencer. Attends, mon ami, je deviendrai colonel, et peut-être, si Dieu le permet, quelque chose de mieux. Nous nous ferons une réputation encore plus propre que la tienne. Tu t'es mis dans la tête qu'excepté toi, il n'y a pas un homme comme il faut. Eh bien! donne-moi un frac de Routch (2) et une cravate comme celles que tu portes; tu ne seras pas bon à me servir de semelle. Mais je n'ai pas d'argent, voilà le malheur.

8 novembre.

J'ai été au théâtre. On y donnait *le Filatka* (3). J'ai beaucoup ri. On jouait aussi un vaudeville avec des couplets très-drôles sur les procureurs, et principalement sur un *registrateur de collége* (4), des couplets très-librement écrits, de sorte que je m'étonnais que la censure les eût laissé passer. Quant aux marchands, il est dit tout bonnement qu'ils trompent le public, et que leurs fils sont des débauchés qui veulent devenir gentilshommes. Il se trouve aussi un couplet très-drôle à propos des journalistes. On y dit qu'ils aiment à tout critiquer, et que l'auteur prie le public de le défendre contre eux. Les auteurs écrivent aujourd'hui des pièces bien drôles. J'aime à aller au théâtre; dès que j'ai un kopek dans ma poche, je ne puis me retenir d'y aller. Mais, parmi mes confrères, par exemple, il y a de tels ladres! Pour rien au monde ces paysans n'iraient au théâtre. Il faudrait qu'on leur donnât des billets gratis. Une actrice a fort bien chanté; elle m'a rappelé celle qui... Oh! ma tête!... rien, rien, silence.

9 novembre.

Je suis allé au département à huit heures. Le chef de bureau a fait la mine, comme s'il ne remarquait pas mon arrivée. Moi, de mon côté, j'ai fait comme si de rien n'était. J'ai compulsé quelques papiers. Je suis sorti à quatre heures. J'ai passé devant le logement du directeur, mais je n'y ai vu personne. Après dîner, je suis resté la plupart du temps sur mon lit.

11 novembre.

Aujourd'hui, je suis entré dans le cabinet de notre directeur. J'ai taillé vingt-trois plumes pour lui, et pour son... aie, aie, aie, pour Son Excellence mademoiselle sa fille, quatre plumes. Il aime qu'il y ait beaucoup de plumes sur sa table. Oh! quelle tête ce doit être. Il se fait toujours, mais, en même temps, je crois qu'il réfléchit... qu'il réfléchit profondément. Je voudrais bien savoir à quoi il pense le plus, et ce qui se passe dans cette tête. J'aurais bien voulu voir de près la vie de tous ces messieurs, et toutes ces histoires de cour : comment ils sont, ce qu'il font dans leur cercle, voilà ce que j'aurais voulu savoir. Plusieurs fois, j'ai eu l'intention d'en parler à Son Excellence, mais, que diable! ma langue ne m'obéit jamais. Je ne saurai jamais dire autre chose que : Il fait froid, ou Il fait chaud dehors, et rien de plus. J'aurais bien voulu jeter un coup d'œil sur le salon de réception, que j'ai seulement entrevu par la porte à demi ouverte, et puis encore dans une autre chambre plus loin. Quel riche ameublement! quelles glaces et quelles porcelaines! J'aurais aussi voulu jeter un regard dans la chambre de Son Excellence mademoiselle. Voilà où j'aurais voulu... dans le boudoir, là où se trouvent tous ses petits pots, tous ses petits flacons, des fleurs telles qu'on a peur de les flairer, et, sur un meuble, sa robe qui ressemble plus à l'air qu'à une robe. J'aurais encore voulu jeter un coup d'œil dans sa chambre à coucher. C'est là qu'il doit y avoir des merveilles, c'est là qu'est le paradis! Que j'aurais voulu voir le petit banc sur lequel elle pose, en se levant, son petit pied, avant de mettre ce petit pied dans un bas de coton blanc comme la neige... Aie, aie, aie, rien, rien, silence.

Aujourd'hui, cependant, une espèce de lumière m'a frappé. Je me suis rappelé le dialogue des deux petits chiens que j'avais entendu parler.

« Bien, pensai-je, maintenant je saurai tout. Il faut s'emparer de la correspondance de ces maudits petits chiens. Je suis sûr que j'y trouverai beaucoup de choses. »

Je conviens qu'une fois j'ai même appelé Medgi, et je lui ai dit bien gentiment :

« Ecoute, Medgi, voilà que nous sommes seuls. Si tu veux, je fermerai la porte; personne ne nous verra. Raconte-moi tout ce que tu sais de ta maîtresse, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense; je te donne ma parole de n'en rien dire à personne. »

Mais la rusée petite chienne serra la queue entre les jambes, baissa la tête et sortit à pas lents de la chambre, comme si elle n'eût rien compris à ce que je venais de lui dire. Je soupçonnais depuis longtemps que le chien a bien plus d'esprit que l'homme. Je suis même sûr qu'il peut parler, mais il y a chez lui un certain entêtement... C'est un très-grand politique; il observe tout ce que fait l'homme. Oui, coûte que coûte, demain, j'irai dans la maison Sverkoff, j'interrogerai Fidèle, et, s'il est possible, je m'emparerai de toutes les lettres que lui a écrites Medgi.

12 novembre.

A deux heures, je suis sorti avec l'intention de voir Fidèle et de l'interroger. Je ne puis pas souffrir les choux, dont l'odeur s'échappe de toutes les petites boutiques de la Metschanskaya. Et puis, par-dessous la porte de chaque maison, il sort une odeur tellement infernale que je me suis mis à courir à toutes jambes en me bouchant le nez. Sans compter que ces infames artisans font tant de fumée dans leurs ateliers, qu'il est impossible de se promener dans cette rue. Quand j'arrivai au sixième étage de la maison, et que je tirai la sonnette, il sortit de la chambre une jeune fille qui n'était pas mal, mais qui avait des taches de rousseur. Je la reconnus; c'était la même qui s'était promenée avec la vieille. Elle rougit légèrement, et je me dis à part moi :

« Tu veux un mari, ma petite colombe.

— Que désirez-vous? me dit-elle.

— Je désire parler à votre petite chienne. »

Cette jeune fille est une sotte, je m'en aperçus à l'instant même. La petite chienne accourut alors en aboyant. Je voulus la saisir, mais la coquine manqua me mordre au nez. Cependant, j'aperçus sa petite corbeille dans un coin. « Mais voilà précisément ce qu'il me faut. » Je m'en approchai, je fouillai la paille, et, à mon plaisir inexprimable, j'y trouvai un paquet de petits morceaux de papier. Ce que voyant, la maudite petite bête commença par me mordre le gras de la jambe; et puis, quand elle devina que j'avais pris ses papiers, elle se mit à gémir et à me faire des caresses. Mais je lui dis : « Non, mon petit pigeonneau, bonsoir, » et je m'enfuis. Je crois que la jeune fille me prit pour un fou, car elle avait l'air très-effrayé. En rentrant à la maison, j'avais l'intention de me mettre sur-le-champ à la besogne, attendu que je vois mal aux lumières. Mais Mavra s'était avisée de laver le plancher. Ces sottes Finnoises sont toujours propres, juste quand il ne faudrait pas l'être. Je me mis donc à me promener en pensant à cet événement. Maintenant enfin je saurai toutes les affaires, toutes les pensées, tous les ressorts cachés, tout en un mot. Ces lettres vont tout me découvrir. Les chiens sont une gent spirituelle; ils connaissent fort bien les rapports politiques, et je suis sûr qu'il y aura tout dans ces lettres, le portrait et les actions de cet homme. Il y aura bien aussi quelque chose de celle... rien, rien, silence. Je retournai à la maison vers le soir, et la plus grande partie du temps je restai couché sur mon lit.

NICOLAS GOGOL.

Traduction française publiée par M. LORIS VIARDOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

(1) Septième rang dans le *tchin*.
(2) Célèbre tailleur d'il y a dix ans.
(3) Personnage du sot qui a l'esprit de s'enrichir, et qui se moque à la fin de ceux qui d'abord s'étaient moqués de lui.
(4) Dernière classe du *tchin*.

Paris à la campagne.

(DESSINS DE M. SEIGNEURGENS.)

Qui est-ce qui prétend donc que le Parisien n'aime pas la belle nature, qu'il est insensible aux charmes d'un coucher de soleil, qu'il ne sait pas au juste comment le blé nous vient et distingue malaisément un abricotier d'un platane? Certes, ce sont de méchantes langues et des provinciaux envieux qui font courir de ces bruits-là. Le Parisien... mais il est ivre, il est idolâtre, enthousiaste des carrés de choux, des tonnelles et de l'air de sa banlieue! Après le bonheur de dîner à 40 sous sans supplément chez M. Richard ou M. Vou, avec sa femme, sa fille et son petit dernier, il n'en connaît pas de plus grand, de plus céleste que d'aller se délasser le dimanche par une étape extra-muros de ses fatigues de la semaine. « O l'air des champs! la clef des champs! Avec quel bonheur je vais demain respirer l'un et prendre l'autre! » s'écrie le samedi soir le bonnetier ravi, en apposant devant ses gilets de flanelle le dernier ais de sa devanture. « *O rus, quando te aspiciam!* » soupire en son langage madame la bonnetière dont la verte jeunesse remonte à l'invasion des alliés. Elle était *belle* alors et n'avait pas, hélas! un mètre de circonférence. En conséquence de cette cordiale entente, une promenade aux fortifications est décrétée pour le lendemain. Nous ne citons, bien entendu, le bonnetier que comme type de l'estimable classe boutiquière; nous n'avons pas remarqué que cet industriel fût plus locomotif qu'aucun de ses confrères, mais, pour sûr, il ne l'est pas moins.

Nous venons de parler latin. Si nous faisons une pointe au pays de ce nom, nous trouverons messieurs les espoirs de la France, les Patru en herbe, les procureurs du roi de l'avenir et les Dupuytren présomptifs, ou plutôt les intéressantes chamarcuses qui ont reçu, comme Jeanne-d'Arc, une mission (ici finit le parallèle), celle *d'empêcher les étudiants d'étudier*, dans des sentiments identiques. Mais, hélas! et c'est ce qui les perd, les étudiants et les grisettes (vieux style) n'attendent pas toujours le dimanche pour réaliser leurs riantes perspectives de villégiature et de matelottes comparées. Le calendrier n'a que faire dans ces apprêts de fête champêtre, si ce n'est dans ses rapports intimes avec le premier du mois, grand jour impatiemment attendu et pour cause et qui n'a pas toujours de lendemain.

Parmi nos Aspasies et nos Laïs modernes, celles qui ont pris au sérieux le quartier de la nouvelle Athènes, et tout le monde d'Alcibiades qu'elles remorquent à leur suite sans préjudice des Socrates, même fureur de mouvement, même fièvre d'émigration, sitôt que la cloche de la grand'messe annonce au colombier de Notre-Dame-de-Lorette que le septième jour a lui, c'est-à-dire que le temps n'est plus d'aller à l'Ambigu-Comique, que le Cirque-Olympique et l'avant-scène du Vaudeville sont *malportés*, que la Maison-d'Or est rococo, et que hors le pavillon d'Henri IV, la Tête-Noire ou les frais ombrages de la grille de Ville-d'Avray, il n'est ce jour-là point de salut. Si les chemins de fer voient augmenter, non pas tout à fait quotidiennement, mais *dominicalement* leurs recettes (pardon de l'adverbe, — je demande sa prochaine naturalisation au dictionnaire des quarante), c'est à mesdemoiselles les lorettes et à leurs innombrables poursuivants qu'ils doivent, sans contredit, la meilleure partie de cette bouffée de prospérité, de cette vapeur enivrante qui semble depuis peu monter au cerveau de toute la nation et la frapper comme de vertige. La lorette et le chemin de fer ont d'ailleurs plus d'un rapport frappant : l'une et l'autre mènent vite et loin.

Mais les chemins de fer ne conduisent pas partout : les chevaux, en attendant qu'on les ait mis à pied, rendent encore de notables services. Ce ne sont pas seulement les diligences, les gondoles et autres embarcations à grandes guides qui regorgent de voyageurs le dimanche, mais encore le simple coucou, le patriarcal et modeste coucou, qui a survécu, sur les ruines de trois ou quatre dynasties, aux orages d'un demi-siècle, et que l'on voit encore encombré de *lapins*, sillonner en longues caravanes, la poussière des grandes routes des cantons de Sceaux et de Saint-Denis. La locomotive et le railway ne règnent point encore universellement; il est des entêtés que le mouvement effraye, toute politique mise de côté; qui tiennent moins à arriver qu'à partir, et qui sont d'avis que pour voyager loin, il faut non-seulement ménager la monture, mais, et avant tout, le cavalier.

Je gagerais bien notamment que ce brave *pescator dell'onda*, cet ennemi intime des goujons et des ablettes, qui depuis trois heures prend un bain de pieds dans la rivière, immobile comme le juste d'Horace, n'a pas pris de wagons pour venir dépeupler l'*empire des mors*. On a beaucoup calomnié cet amateur de pêche fluviale : il faut, pour cultiver un pareil exercice une certaine suite dans les idées, savez-vous? et une grande force de tempérament et de caractère. On désigne dans la langue populaire, cet inoffensif et persévérant braconnier d'eau douce sous le sobriquet de *lignard*... Vive la ligne!

Passons tout de suite en revue les plaisirs aquatiques : voici maintenant les canotiers. Tout a été dit sur ces flambards de la rue aux Ours, sur ces Jean-Bart de la Rapée (consulter d'ailleurs pour plus amples renseignements le premier acte des *Etudiants* de M. Frédéric Soulié, qui s'est fait l'Eugène Sue de la belle marine parisienne). Nous ferons toutefois remarquer qu'il existe deux catégories bien distinctes de canotiers : les premiers, qui sont les Jean-Bart susnommés, cultivent de préférence les parages lointains de Neuilly et d'Asnières; ils osent jeter l'ancre non loin de la terrible île des Ravageurs; ils tirent des bordées et voguent toutes voiles dehors. Heureux quand une subite rafale, une manœuvre intempestive, un *lof pour lof* peu maritime ne précipite pas l'équipage imprudent dans les profondeurs de la Seine et si la barque, en chavirant, n'augmente pas d'un nouveau sinistre, tel que plusieurs rhumes de cerveau, la lugubre histoire des naufrages.

Les autres canotiers, moins hardis, ne s'aventurent guère au delà de Bercy, ou de Charenton. Ils côtoient prudemment la rive; peu experts en manœuvres ils s'embarrassent souvent dans les herbes et les ajoncs qui hérissent çà et là le fleuve. Ils prétendent alors avoir trouvé un *bas-fond*, ce qui est à coup sûr très-nautique; mais ce qui l'est moins, c'est la nécessité où se trouvent nos apprentis Duguay-Trouin de mettre pied, non pas précisément à terre, mais dans la vase et de hâler piteusement, jusqu'à ce qu'ils l'aient remis à flot, le frêle esquif qui porte les héritiers de leur gloire et leurs épouses éplorées. Du moins ces promenades plus honteuses qu'aquatiques ont l'inappréciable avantage de ne point tourner en tragique. Quelquefois pourtant on entend retentir ce cri de détresse : *Un chapeau à la mer!*... stupéfaction. — Tableau. — D'une main nerveuse, le *capitaine* du navire saisit sa gaffe; il la lance sur l'infortuné couvre-chef qui était déjà

fort avarié, mais que cette assistance achève, et qui ne tarde point à sombrer corps et biens...ô infortuné *sombrero !*

Premier changement à vue. — Nous sommes au bois de Vincennes, pays totalement conquis. Voici, d'une part, le caporal et la payse, deux types illustres et illustrés; de l'autre, le sapeur et la bonne d'enfants. Nous croirions véritablement insulter à l'intelligence de nos lecteurs en entrant près d'eux dans la moindre explication sur les rapports et la situation respective de ces différents personnages.

Second changement à vue. — Montmartre. La scène représente des moulins. On s'explique difficilement le genre d'attrait qui peut amener les promeneurs sur cette butte aride, à moins que ce ne soit le plaisir de contempler, du haut de cet observatoire, à l'aide d'une lunette d'approche, qu'un Herschell en plein vent fournit à tout venant, moyennant dix centimes par œil, Paris, qu'ils viennent de quitter, Paris, géant de pierres, océan de moellons, nonchalamment couché au pied des carrières dont il est sorti.

Troisième, quatrième, cinquième changements. — Enghien, Montmorency, la forêt de Saint-Germain. Cavalcades, galopades, ruades; accidents hippiques de tout genre. C'est ici le *turf* favori des *gentlemen-riders* et des *sportsmen* de la petite propriété. Nous laissons au crayon de notre dessinateur le soin de représenter, plus fidèlement et d'une manière plus saisissante que ne pourrait le faire notre plume, les mille et une péripéties de ces brillantes parties équestres... à dos d'âne.

Le dîner. — Jacques Arago a fait un livre fort spirituel

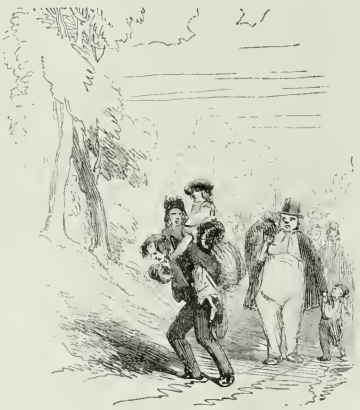
pour démontrer comme quoi l'homme dîne partout. Mais il a négligé de nous dire comment il est possible de dîner le dimanche dans la banlieue. L'unique restaurant abordable de chaque localité ne ressemble pas mal, ce jour-là, à une ville prise d'assaut. Il faudrait une réédition revue, corrigée, et surtout considérablement augmentée du miracle des cinq pains et des deux poissons, pour alimenter la multitude affamée qui encombre vers l'heure de cinq les abords de l'établissement rural et culinaire ci-dessus. Là encore, comme dans le royaume des cieux, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Consolez-vous toutefois, pauvres estomacs creux, qui allez vous en retourner à vide, et semblez n'être attirés ici que

pour y subir, dans toute sa famélique réalité, le supplice de feu Tantale. Les *élus*, puisque élus il y a, ne sont guère plus heureux que vous; ils s'arrachent les uns aux autres quelques parcelles d'une nourriture malsaine, mais insuffisante, et semblent n'avoir pénétré dans cette tour d'Ugolin, désignée sous le nom ambitieux de restaurant, que pour acheter, au poids de l'or, le droit de périr de famine. Gloire soit rendue, dans cette bagarre, à la prudence de cet honnête couple que vous voyez plier sous le faix de comestibles amassés dès le matin, à cette fin de goûter les joies agrestes et réconfortantes d'un triomphant dîner sur l'herbe! Objet des railleries de la foule élégante et superficielle, M. et madame Denis, — car

ce sont eux, vous les avez déjà reconnus à leurs exubérantes bedaines et à leur tournure de mil sept cent, — se moquent à leur tour des étourneaux à jeun qui lorgnent d'un œil de convoitise le pâté de Lesage, la fine romaine et le jambonneau cuit à point étendus sur la blanche serviette qui recouvre un coin du gazon. Souvenez-vous à l'avenir d'imiter la sage prévoyance de ce couple rétrospectif, souvenez-vous-en!

Une autre mêlée furieuse est celle qui s'agite, se tord, se précipite autour du *dernier omnibus*. Comprenez-vous tout ce qu'il y a de solennel et de terrible, entre dix et onze heures du soir, dans ces mots fatidiques : *le dernier omnibus!* quand en dépit de ses efforts pour fendre la presse inhumaine,

quand, à coups de pied et à coups de poing libéralement prodigués, on n'a pu parvenir à se frayer un passage jusque dans cette arche roulante. La trompette du conducteur qui sonne l'heure du départ ne ressemble pas mal alors à celle de l'ange qui sépare les réprouvés des bienheureux, ou au porte-voix du patron qui ordonne de pousser au large le canot de sauvetage déjà trop plein, en coupant la corde qui l'amarre au navire désemparé. O aspect plein d'horreur! et combien les tristes victimes de cet abandon rigoureux mais indispensable, maudissent alors la rage de locomotion, la fureur de voyages qui les pousse à abandonner chaque dimanche le pot-au-feu classique et la douce partie de do-



minos entre une corbeille d'échaudés et une bouteille de bière blanche, pour courir — c'est le mot — les chances et les périls d'une lointaine pérégrination, — à dix kilomètres de leurs pénates! A coup sûr on ne les y rattrapera plus — d'ici à la semaine prochaine. C'est juré. En attendant, quel parti prendre? Hélas! il n'en est plus qu'un seul. — Quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes, a dit le plus grand philosophe des temps modernes, M. Bonaventure. Cette dure nécessité se complique singulièrement pour l'heureux promeneur orné d'une nombreuse famille en bas âge, et notre dernière gravure épisodique vous montre assez à quelle extrémité on est parfois réduit, lorsque l'on est époux et père!

Bulletin bibliographique.

Voyage au Darfour, par le cheykh Mohammed-ebn-Omar-el-Tounsy, réviseur en chef à l'école de médecine du Kaire; traduit de l'arabe, par M. le docteur Perron, directeur de l'école de médecine du Kaire, membre de la société asiatique de Paris et de la société égyptienne; ouvrage accompagné de cartes et de planches, et du portrait du sultan Abou-Madiam. Publié par les soins de M. Jomard, membre de l'Institut. Précédé d'une préface contenant des remarques sur la région du Nil blanc supérieur, par le même. Un gros volume in-octavo. 10 fr. — Paris, 1845. *Benjamin Duprat.*

Avant 1799, le Darfour n'était connu que de nom, car on ignorait même sa position exacte. Aussi la relation du voyage de W. G. Browne piqua-t-elle vivement la curiosité publique. Ce hardi voyageur fixa le premier la situation géographique de la principale ville du Darfour, et publia de curieux détails sur le climat ainsi que sur les mœurs et les usages de ses habitants. Malheureusement, sa maladie et sa captivité l'empêchèrent de compléter et de corriger les renseignements qu'il amassa pendant les trois années de sa résidence dans ce pays.

Si l'expédition française en Égypte ne put pas entreprendre une excursion au Darfour, elle profita du moins du retour de la caravane pour recueillir quelques informations intéressantes. En l'an VII, le général en chef Bonaparte ouvrit une correspondance avec le sultan du Darfour, Abd-el-Rhaman, surnommé El-Rechid, ou le Juste. Mais les événements politiques qui survinrent l'empêchèrent de la continuer.

Pourtant depuis cette époque, plusieurs écrivains, voyageurs ou géographes, se sont occupés du Darfour, aucun ne l'a visité. Parmi les travaux les plus estimés ou les plus récents, nous citerons ceux de Seetzen, de M. Linant, du cheykh Ibrahim, du docteur Édouard Ruppell, de M. Joseph Russegger, du botaniste Kotschy et de M. Pallme. Ce dernier convient lui-même que l'intérieur du Darfour, l'un des pays les plus étendus de l'Afrique centrale, *est totalement inconnu.*

Il y a quelques années seulement, un musulman publia la relation d'un voyage au Darfour. Un Européen eût pu y aller, mais il n'en fût pas revenu; car le sultan regnant regarde tout homme blanc comme un espion de Mehémet-Ali. Ce musulman était le cheykh Mohammed-el-Tounsy. Né à Tunis, en 1789, Mohammed-el-Tounsy y étudia les sciences arabes dans les meilleures écoles. En 1805, il alla rejoindre son père au Darfour, où, pendant huit ans, il jouit de la protection du sultan Mohammed-Fadhl. En 1815, il revint à Tunis; puis il alla au Kaire, et il fit partie de l'expédition de Morée comme aumônier de regiment. A son retour, en 1832, il fut nommé réviseur et correcteur de l'école de médecine d'Abou-za-Bel, puis réviseur en chef. Ce fut durant l'exercice de ces fonctions, qu'il écrivit le récit de son voyage au Darfour, que M. le docteur Perron vient de traduire en français. « J'ai pensé, dit M. Jomard, par les soins duquel cette traduction a été publiée, que la relation de Mohammed-el-Tounsy ajouterait beaucoup aux notions qu'on possède jusqu'à présent, et qu'elle serait d'un véritable secours pour ceux qui entreprendront un voyage dans cette contrée reculée, que l'on peut regarder comme la porte du Soudan. Les préparatifs d'une expédition égyptienne au Darfour, pour la restauration du sultan Abou-Madiam, me semblaient ajouter encore à l'opportunité de cet ouvrage. Enfin, cette publication me paraissait pouvoir aider, à quelques égards, à la solution du grand et éternel problème de la source du Nil et du cours des eaux dans toute cette région vers le voisinage de l'équateur. En effet, d'après plus d'un rapport digne de foi, des cours d'eaux considérables venant du sud-sud-ouest et du sud-ouest, se rendent dans la vallée du Nil supérieur. »

Dans la préface dont il a enrichi cette curieuse publication, M. Jomard a cru devoir prémunir le lecteur contre l'impression que ne peut pas manquer de produire le style oriental de Mohammed-el-Tounsy. « Dans un ouvrage d'imagination, dit-il, l'on s'attend à cette forme de langage; dans un livre d'histoire et dans une narration de voyage, où la vérité est le principal mérite, on est disposé à la regarder comme suspecte d'exagération. On trouvera sans doute dans ce voyage des traits d'imagination, mais presque jamais dans les récits; c'est dans les allusions à des ouvrages de poésie. La forme est assez souvent poétique, le fond est toujours réel; partout où le voyageur s'est trompé, l'on voit qu'il a cru de bonne foi. La candeur du langage et la naïveté du narrateur commandent la confiance; quand il n'a pas vu de ses yeux, il le dit, et cet avertissement suffit au lecteur intelligent; ce qu'on lui a raconté, il le rapporte sans le garantir. Ne pourrait-on pas dire (sans autre comparaison) que c'est là ce qu'on trouve dans le père de l'histoire?

« Il y a bien en quelques passages quelques marques de cette crédulité qui tient aux idées religieuses des musulmans. Par exemple, sur la divination et sur certains faits magiques ou miraculeux, les sectateurs de Mahomet ne sont pas malheureusement les seuls hommes accessibles aux préjugés, aux idées superstitieuses. Le cheykh Mohammed est un homme très-religieux; dans ce qui sort des lois de la nature, il n'y a rien qui l'étonne: la puissance divine étant sans limite, il trouve tout simple qu'elle suspende, quand il lui plaît, les lois qu'elle même a posées. Quant à l'ignorance des notions scientifiques dont tout Européen est imbu, personne n'en fera un crime à un mahométan, dont l'instruction, à peu d'exceptions près, n'admet pas ces connaissances. »

Outre ces renseignements biographiques et bibliographiques, et cette appréciation critique que nous abrégeons, la préface de M. Jomard contient une intéressante notice sur le climat, les animaux, les productions du Darfour, ses usages, ses mœurs et coutumes, sa géographie, sa population, sa langue. Une partie de cette notice est consacrée à des remarques, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, sur la région du Nil blanc supérieur.

Le cheykh Mohammed-el-Tounsy avait séjourné aussi dans le Ouaday. Ce pays, non moins intéressant peut-être que le Darfour, a été le sujet de ses observations. Il les a écrites, et a fait un parallèle entre ces deux royaumes. Son ouvrage contient de plus des notions sur le Bagnirmeh, sur le Bornou et d'autres pays. Il traite de la géographie, du gouvernement, des mœurs et des coutumes; ou y trouve une description de Ouarah, la capitale. M. Perron l'a déjà traduit, et il le publiera en français, si le *Voyage au Darfour* reçoit du public un accueil favorable. Les espérances de M. Perron ne seront pas trompées; le succès le récompensera de son travail. Le livre de Mohammed-el-Tounsy sera recherché et lu en Europe, non-seulement parce qu'il nous fait connaître une contrée presque ignorée, mais encore parce qu'il a pour auteur un musulman. « Il ne ressemble en rien, dit M. Jomard à une relation écrite à l'européenne; c'est un homme de l'Orient qui parle, qui, en nous transmettant ses impressions, n'a pas la même tournure d'esprit, les mêmes idées que nous sur les hommes et sur les choses, ni la même manière de voir sur le goût, sur les mœurs et sur une foule de sujets. Ce livre sort de la classe des voyages ordinaires, et un autre titre peut-être lui aurait convenu; toutefois, sans vouloir en exalter la valeur, je signalerai les prologues qui sont en tête des chapitres, assez remarquables par la pensée philosophique, bien qu'empreints de la teinte religieuse, couleur qui domine presque toujours chez les Arabes, les compositions littéraires »

Le *Voyage au Darfour* est enrichi du portrait lithographié du sultan Abou-Madiam, d'une chanson en musique des Mawgueh, de deux planches de dessins et de deux cartes: l'une, *fac simile* de celle qu'a dressée le cheykh Mohammed-el-Tounsy; l'autre, dessinée par M. Perron d'après les indications du cheykh. Ces cartes, nous devons le dire, ne sont que des essais, car on ne connaît avec quelque certitude qu'une seule position géographique dans le Darfour: c'est celle de Kôbeyh, que Browne a déterminée. Le tracé qu'a fait le cheykh Mohammed-el-Tounsy de mémoire, et l'esquisse beaucoup plus complète qu'a construite avec tout le soin possible, M. le docteur Perron, d'après les indications et sous les yeux du voyageur, révèlent seulement l'existence d'un grand nombre de lieux, de montagnes, de cours d'eau, de tribus arabes; de plus, les noms y sont plus nombreux et plus exactement écrits qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Tout ce que nous savons d'une manière positive, c'est qu'il faut quarante-neuf à cinquante jours de marche pour traverser le Darfour dans toute sa longueur, c'est-à-dire du nord au sud, et quinze jours pour le traverser dans sa largeur, de l'est à l'ouest, jusqu'à la partie déserte, sans parler du territoire occupé par de nombreuses tribus arabes, établies aux frontières, surtout du côté du Kordofan

La relation du cheykh Mohammed-el-Tounsy offre donc l'intérêt de la nouveauté, et nous devons remercier M. le docteur Perron d'avoir songé à la traduire. Nous lui devons plus encore, car c'est d'après ses conseils que Mohammed-el-Tounsy s'est décidé à l'écrire. « Je me rendis à sa prière, dit-il dans son introduction, car j'avais vu la main blanche de son amitié, et puis, je pensai aussi qu'il y avait quelque gloire pour moi, selon ces mots d'un poëte: « Certes, l'homme ne laisse après lui que ses « paroles; sois donc une parole, un récit salutaire pour qui « l'entendra. » Je me mis à extraire ces perles de la coquille de mon esprit, et à lever le voile de ces belles vierges. J'ai distribué cette relation en préface, exposition proprement dite et finale, avec divisions en chapitres, et je l'ai appelé l'agnisement de l'esprit, ou voyage au Soudan et parmi les Arabes du centre de l'Afrique. Mon Dieu, veuille étendre sur ce livre le vêtement du bon accueil... Je remets entre tes mains les critiques de l'Ignorant ennemi qui m'examinerait d'un œil méchant, et oserait dire que mon livre est mentteur... »

Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, avec 1° une notice biographique sur les deux auteurs (Arnauld et Lancelot); 2° la partie de la logique de Port-Royal qui traite des propositions; 3° les remarques de Duclos; 4° le supplément à la grammaire générale de Port-Royal, par l'abbé Fromant. — Nouvelle édition. 1 vol. in-12. Librairie de l'université, rue Pierre-Sarrazin, 12.

La grammaire générale est la science raisonnée des principes immuables de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues; elle comprend la nature ou le matériel des signes, leur signification, et la manière dont les hommes s'en servent pour exprimer leurs pensées; elle compare les diverses langues plutôt dans leurs ressemblances que dans le détail de leurs différences, établissant les lois du langage sur le fondement de la raison qui est commune à tous les hommes; enfin, et en d'autres termes, elle cherche dans la nature même des idées les éléments du langage, leurs dénominations, leur classification méthodique, leurs combinaisons diverses. Le premier ouvrage vraiment philosophique, et le meilleur sans contredit, qui ait été publié sur cette science difficile, est *la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, que tous les grammairiens philosophes du dix-huitième siècle n'ont guère fait que commenter avec plus ou moins de talent.

Cet excellent livre est l'œuvre de deux savants professeurs des écoles célèbres de Port-Royal; Arnauld, qui y enseignait la philosophie, fournit presque tous les matériaux de l'ouvrage; Lancelot, qui s'occupait plus particulièrement des langues, recueillit ces matériaux, leur donna un plan régulier et les livra ensuite au public. Il le dit lui-même dans la courte et modeste préface qu'il a mise en tête du livre: « Ayant trouvé des difficultés qui m'arrêtaient, je les ai communiquées, dans les rencontres, *à un de mes amis*, qui, ne s'étant jamais applique à cette sorte de science, n'a pas laissé de me donner beaucoup d'ouvertures pour résoudre mes doutes; et mes questions même ont eté cause qu'il a fait diverses réflexions sur les vrais fondements de l'art de parler, dont m'ayant entretenu dans la conversation, je les trouvai si solides, que je me fis conscience de les laisser perdre, n'ayant rien vu dans les anciens grammairiens ni dans les nouveaux, qui fût plus curieux ni plus juste sur cette matière. C'est pourquoi j'obtins encore de la bonte qu'il a pour moi, qu'il me les dictât à des heures perdues; et, ainsi, les ayant recueillies et mises en ordre, j'en ai composé ce petit traite .. »

La grammaire de Port-Royal se distingue d'abord entre toutes les grammaires générales par le merite qu'elle a d'être en même temps la plus concise et la plus complète, la plus philosophique et la plus claire; la solidite des principes rationnels sur lesquels elle est établie lui permet de comprendre beaucoup de choses en peu de mots, et jamais la pensée des auteurs ne s'y cache dans ces obscurites d'abstraction qui rendent inaccessibles à la plupart les livres des grammairiens idéologues. En aucun ouvrage du même genre, on n'a pousse plus loin l'art de s'approprier, ni mieux connu le chemin pour aller à toutes les intelligences saines, ni enseigné des notions plus exactes et plus accessibles à tous, au moyen des termes auxquels on attachât plus universellement le même sens. Le style en est, en effet, d'une pureté, d'une netteté extrêmes, et possède veritablement la perfection de la simplicite.

Toute nouvelle édition de la grammaire de Port-Royal doit donc être considerée comme un service signale rendu à l'étude philologique de notre langue; aujourd'hui surtout que tant de grammaires banales, lautives, dénuées de raisonnement, sont en possession de l'enseignement elementaire, on ne saurait trop encourager la réimpression des livres fondamentaux, dont les manuels courants ne sont, pour la plupart, que de plates et inintelligentes copies. Les nouveaux éditeurs ont joint à la grammaire de Port-Royal trois excellents appendices, qui en font le corps d'ouvrage philologique le plus complet et le plus parfait qu'il y ait encore en aucune langue.

C'est d'abord la partie de *la logique* de Port-Royal qui traite des propositions. La *logique* de Port-Royal, composée par Arnauld et Nicole, et non moins estimée que la *Grammaire générale et raisonnée*, est un des ouvrages auxquels Saint-Simon fait allusion dans ses *Mémoires*, lorsque, parlant de la dispersion de Port-Royal, il loue « ces saints solitaires que l'étude et la penitence avaient assemblés, et qui firent de si grands disciples, et a qui les chrétiens seront à jamais redevables de ces *ouvrages fameux* qui ont répandu une si vive et si solide lumière, pour discerner la verite des apparences, le necessaire de l'écorce, en faire toucher au doigt l'etendue si peu connue, si obscurcie, et d'ailleurs si deguisée; pour developper le cœur de l'homme, régler ses mœurs, etc., etc. » La seconde partie de *la logique* qui est relative aux propositions était un complement indispensable à la *Grammaire générale et raisonnée*, ou il n'est presque point parle des propositions et ou il n'est absolument rien dit de leurs combinaisons ou rapports divers qu'elles sont susceptibles d'avoir entre elles a l'instar des simples mots (la *grammaire*, c'est l'art de parler; la *logique*, c'est l'art de penser). Quelques chapitres de cette seconde partie ont servi de modèles aux grammairiens modernes dans la decomposition du discours que l'on désigne communement sous le nom d'analyse logique.

Deux autres complements, non moins nécessaires, de la grammaire de Port Royal, c'étaient les remarques de Duclos et celles de l'abbé Fromant; tous deux philologues éminents, ils ont pris pour texte la grammaire de Port-Royal, et l'ont l'un et l'autre commentee comme meritait de l'être un aussi bon livre. Duclos, philosophe même en s'occupant des éléments du langage, fait valoir les droits de la raison contre la tyrannie bizarre de l'usage, et innove hardiment; l'abbe Fromant, moins absolu, plus timoré, collationne les opinions diverses des grammairiens, les confronte avec les decisions de Port-Royal, et adopte une sorte d'eclectisme philologique, plus certain assurement et plus fecond que notre eclectisme philosophique de recente date. « Je vous remercie des observations que vous me communiquez, écrivait Duclos a l'abbe Fromant, *je suis très-content de votre ouvrage*, je l'ai lu avec attention, et je vous conseille simplement d'y mettre la brièveté que vous pourrez, sans nuire au fond des choses. » Ces quelques mots de Duclos louent mieux le travail de l'abbe Fromant que nous ne pourrions le faire en dix pages.

Hygiène des Femmes, ou précautions à prendre pour conserver leur santé, faire cesser leurs indispositions, et les préserver des maladies les plus redoutables de leur sexe; par M. le docteur Desbrières; d'après les leçons faites au dispensaire Sainte-Geneviève, par M. Tanchou. — Paris, 1845. 1 vol. in-32. 5 fr. *Germer-Baillere.*

Le titre de ce petit traite pratique est une limite qu'il nous est interdit de depasser. L'idee de ce livre, impossible a analyser, est venue au docteur Desbrières, au dispensaire Sainte-Geneviève, en suivant les consultations de M. Tanchou; car il avait souvent entendu dire à ce célèbre praticien qu'il est plus facile de prevenir une maladie que de la guerir; que celles des femmes en particulier commencent presque toujours par des indispositions ou des maux qui sont parfois très-faciles a dissiper a leur debut; que les femmes, en général, negligent trop les soins que leur sexe reclame, soit parce qu'elles n'en comprennent pas la necessite, ou bien parce qu'elles ne savent pas en quoi ils consistent, ni la manière de se les administrer; enfin, que souvent, par une pudeur ici mal entendue, elles attendent presque toujours trop longtemps pour consulter un médecin sur un grand nombre d'affections legeres en apparence, mais qui finissent le plus souvent par devenir des maladies graves, douloureuses, et même tout à fait incurables. Dès lors, M. le docteur Desbrières a pensé qu'il serait utile d'eclairer les femmes et de leur donner un guide a cet egard. En conséquence, il a recueilli les avis de M. Tanchou, réuni ses réflexions; il a même rassemblé, sous le titre de *Pensees*, au commencement de son ouvrage quelques opinions de ce medecin sur les femmes, pour montrer le point de vue eleve sous lequel il les considere; l'importance qu'il leur reconnaît dans la famille, dans la societe, dans le monde, mais aussi pour leur faire comprendre les obligations serieuses qui leursont imposees. A cette courte exposition, nous n'ajouterons que l'épigraphe de l'*Hygiène des Femmes*: « Les femmes, en general, manquent de tenue. Les plus jeunes a cet egard sont les plus coupables; elles croient, dès qu'elles sont mariees, qu'elles n'ont plus de soins à prendre ni comme la forde menagements a garder. Elles se trompent. L'amour est tune, il est moins difficile de l'acquérir que de le conserver. »

Les Jésuites depuis leur origine jusqu'à nos jours, histoire, types, mœurs, mystères; par M. A. Arnould. Édition illustrée par MM. T. Johannot, Jules David, Marckl, Lorsay, Frère, etc. Tome Ier. *Michel Lévy* et *Dutertre*, libraires éditeurs. 10 francs le volume. (Il y aura deux volumes.)

Il y a quinze jours, nous annonçions la mise en vente du dernier volume de l'*Histoire de la Compagnie de Jesus*. Aujourd'hui, nous avons à annoncer celle du premier volume des *Jésuites*. Les titres de ces deux ouvrages indiquent suffisamment l'esprit dans lequel ils ont ete écrits. Si M. Crétineau-Joly n'a fait et n'a voulu faire qu'un panegyrique, M. A. Arnould est peut-être tombe dans l'excès contraire. Il s'est posé, dès le debut, en accusateur et en ennemi. « Chasses de Venise en 1606, de Bohême en 1618, de Naples et des Pays-Bas en 1622, de l'Inde en 1625, de Russie en 1676, de France en 1761, d'Espagne en 1767, de Portugal en 1759, de Rome et de toute la chrétienté en 1773, condamnes solennellement par les peuples, par les rois et par les papes, demasques, hais et meprises partout, les jesuites n'ont jamais cesse d'exister. On les frappe, ils se relèvent; ils defient et bravent les lois qui les proscrivent. Vaincus sans cesse, ils recommencent la lutte... » M. Aug. Arnould tient cependant le même langage que M. Crétineau-Joly; il declare qu'il parle sans haine, sans colere, sans passion, sans engagement pris, il dit ce qu'il croit être la verite... Où se trouve-t-elle donc, cette verite? Probablement ni dans l'apologie de M. Crétineau-Joly, ni dans le pamphlet de M. Arnould. Nous n'avons pas accuse la *Compagnie de Jesus*, nous ne défendrons pas les *Jesuites*. Du reste, nous attendrons pour apprecier plus sûrement l'esprit et la tendance de ce dernier ouvrage qu'il soit complet. Le premier volume seul a paru. Quand le second sera terminé, nous essayerons de rendre un travail consciencieux, mais passionne de M. Aug. Arnould la justice qu'il merite. En attendant, nous recommandons *les Jesuites* a tous leurs ennemis, comme nous avons recommande a leurs partisans l'*Histoire de la Compagnie de Jesus*. *Les Jesuites* ont sur l'*Histoire de la Compagnie* un avantage dont tous les partis peuvent profiter. Ils forment un beau volume grand in-octavo, orne de dix gravures sur acier et de cinquante gravures sur bois.

A partir du 4 octobre, les ANNONCES DE L'ILLUSTRATION sont reçues rue Vivienne, 4, à la *Compagnie de Publicité*.
Prix de la ligne, Librairie et Industrie, 90 centimes.

ODONTINE et ÉLIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.
DÉPOT A PARIS, CHEZ M. FAGUER, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUS LES PARFUMEURS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Ne pas confondre le n. 14, avec celui des autres maisons qui prennent les mêmes indications sans y être autorisées. (Affr.)

MOREL, PHARMACIEN-DROGUISTE, *rue des Lombards*, 14, *à Paris*, *seule maison* dont **M. RASPAIL** garantisse les produits, appareils et ingrédiens destinés à l'application de sa méthode hygiénique et curative.

CIGARETTES de **CAMPHRE** de **F.-V.** *Et autres* **PRÉPARATIONS** *du même auteur.* **RASPAIL**

La popularité qui a accueilli la nouvelle méthode de médication de M. RASPAIL a tellement multiplié la concurrence que s'empare chaque jour du nom de M. RASPAIL à son insu, cette concurrence a tellement détérioré la qualité des substances, tout en exagérant leur prix, que dans l'intérêt de la santé publique et surtout dans celui de la classe peu aisée, M. RASPAIL s'est vu dans la nécessité de traiter avec une des plus anciennes maisons de la capitale pour qu'il lui fût possible de surveiller la vente, de vérifier la bonne qualité des substances et d'en fixer lui-même les prix au taux le plus bas possible. Chaque étiquette sera revêtue de sa signature.

CAOUT-CHOUC SANS ODEUR, COURROIE DE MÉCANIQUE
GUÉRIN Jne et Cie, rue des Fossés-Montmartre, 3, à PARIS.
Paletots 1re qualité, 60 fr.; 2e qualité, 50 fr.; Manteaux taille ordinaire, 55, 45, 35 fr.; Manteaux grande taille, 50, 60, 75 fr; Roulières d'officiers, 50, 45, 35 fr.; Coussins à air, 12 fr.; Clysoirs, de 4 à 5 fr.; Tabliers de nourrices, 6 et 7 fr; Bretelles à tous prix.
Les COURROIES en CAOUT-CHOUC ont l'avantage de ne pas s'allonger, d'être d'un seul morceau et d'une durée supérieure à celles en cuir. N° 1, très fort, 40 c. le mètre, sur un centimètre de largeur. N° 2, un peu moins fort, 35 c. N° 3, force ordinaire de cuir, 30 c.

3 FRANCS **PILULES STOMACHIQUES** LA BOITE.
Seules autorisées contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires.—Pharmacie COLBERT, passage Colbert.

5 francs la BOUTEILLE. **SIROP DE THRIDACE** 2 fr. 50 c. la 1/2 BOUTEILLE.
Suc pur de laitue sans opium, SEUL AUTORISÉ comme le plus puissant CALMANT de tout état nerveux, spasmes, douleurs, agitations, crampes, insomnie, irritation de poitrine, d'estomac, de vessie.—PHARMACIE COLBERT, passage Colbert.

AVIS.

CHOCOLAT MÉNIER.

Le CHOCOLAT MENIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prémunir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes de CHOCOLAT MENIER, aussi bien que sur les étiquettes, et l'effigie des médailles qui y figurent est le *fac-simile* de celles qui m'ont été décernées, à trois reprises différentes, par le Roi et la Société d'encouragement. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le CHOCOLAT MENIER de tous les autres. L'heureuse combinaison des appareils que je possède dans mon usine de NOISIEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'ont mis à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Le CHOCOLAT MENIER, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 580 milliers, et s'est acquis une réputation méritée. — Dépôt principal, PASSAGE CHOISEUL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE! LIMONINE ou Extrait pur de tous les principes du citron.

EMPLOIS : Limonades, punch, glaces, préparations culinaires d'office, etc.

AVANTAGES : Réduction sous le plus petit volume, usage des plus faciles, saveur parfaite du fruit, économie relative de plus de 60 pour 100, conservation indéterminée.

Prix, 2 francs le flacon suffisant à plus de 120 verres d'excellente limonade.

Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

Mise en vente de la 63e et de la 64e Livraison.

Le tome 10e et dernier de l'édition in-8° est en vente.

Librairie de CHARLES HINGRAY, éditeur, 10, rue de Seine.
OUVRAGE ILLUSTRÉ COMPLET.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AU COURONNEMENT DE LA REINE VICTORIA,
Par M. le baron de Roujoux,
Publiée par M. A. MAINGUET, sous la direction archéologique de MM. TAYLOR et C. NODIER.
Ouvrage orné de 500 gravures sur bois, de 50 grandes gravures tirées à part et de 6 cartes géographiques représentant l'Angleterre à ses différentes phases. 2 vol. in-8, jésus. — Nouvelle édition, entièrement refondue, et mise au courant des meilleurs travaux historiques publiés en Angleterre. — Prix, broché. . . . . 50 fr.
Prix, relié à l'anglaise, avec fers et dorés sur tranche. . . . . 40 fr.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.
ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE,
Du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose. Avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises;
PAR ADOLPHE JOANNE
Un vol. in-18, contenant la matière de cinq volumes in-8° ordinaires.
Prix : broché, 10 fr. 50 cent.; relié, 12 fr.

En vente par livraison, chez J.-J. DUBOCHET, LECHEVALIER & Ce, éditeurs, rue Richelieu, 60.

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,
Par Louis Reybaud.
Édition illustrée par J.-J. GRANDVILLE, publiée en 30 livraisons à 50 cent.
Chaque livraison sera composée de 16 pages grand in-8, avec trois ou quatre dessins dans le texte, et d'une ou deux grandes gravures à part. — En payant d'avance, on recevra les 30 livraisons franco à domicile à Paris. Pour les départements, ajouter 3 fr. 50 cent. au prix de l'ouvrage.

EN SOUSCRIPTION.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE;
Précédée d'une Notice sur l'auteur, par CHARLES NODIER; ornée de 600 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 jésus. 15 fr. *Nouvelle édition* augmentée de la traduction de *Lazarille de Tormes*, traduit par LOUIS VIARDOT, illustré par MEISSONNIER. — Prix de la livraison, 40 centimes.

ÉDITION AU MÊME PRIX QUE LES CONTREFAÇONS BELGES
DES ŒUVRES DE M. EUGÈNE SUE.

A UN FRANC LE VOLUME

Les œuvres complètes de M. EUGÈNE SUE se composent aujourd'hui de 61 volumes in-8, à 7 fr. 50 cent., dont le prix total serait de 457 fr. 50 cent.
Chacun de ces volumes, réimprimé dans le joli format in-18 que les bibliophiles connaissent sous le nom de format Cazin, sur beau papier vélin glacé, coûtera 1 franc.
Cette édition, magnifiquement imprimée, revue avec le plus grand soin, sera d'une parfaite correction et ne ressemblera que par le prix aux contrefaçons belges.

PAULIN, Éditeur, rue Richelieu, 60.

ŒUVRES DE M. EUGÈNE SUE.
61 VOLUMES IN-18, FORMAT CAZIN, A UN FRANC LE VOLUME;
chaque vol. contenant la matière d'un vol. in-8° de 7 fr. 50 c.
LA SALAMANDRE, 2 vol., 2 fr. — LA COUCARATCHA, 3 vol., 3 fr. — DELEYTAR, 2 vol., 2 fr. — DEUX HISTOIRES, 2 vol., 2 fr. — PLICK ET PLOCK, 1 vol., 1 fr. — ATAR-GULL, 2 vol., 2 fr. — LA VIGIE DE KOATVEN, 4 vol., 4 fr. — THÉRÈSE DUNOYER, 2 vol., 2 fr. — LATREAUMONT, 2 vol., 2 fr. — PAULA MONTI, 2 vol., 2 fr. — LE MORNE AU DIABLE, 2 vol., 2 fr. LE COMMANDEUR DE MALTE, 2 vol., 2 fr. — MATHILDE, 6 vol., 6 fr. — ARTHUR, 4 vol., 4 fr. — LES MYSTÈRES DE PARIS, 10 vol., 10 fr. — LE MARQUIS DE LÉTORIÈRE, 1 vol., 1 fr. — JEAN CAVALIER, 4 vol., 4 fr. LE JUIF ERRANT, 10 vol., 10 fr.
En vente le tome I des MYSTÈRES DE PARIS, 1 f.

A UN FRANC LE VOLUME

LES MYSTÈRES DE PARIS, 10 volumes in-18, format Cazin, 10 fr. — MATHILDE, 6 volumes in-18, 6 fr. — ARTHUR, 4 volumes in-18, 4 fr. — LA SALAMANDRE, 2 volumes in-18, 2 fr. — LE JUIF ERRANT, 10 vol. in-18, 10 fr., sont *sous presse*. Il paraîtra 1 vol. par semaine, et les *Œuvres complètes* de M. EUGÈNE SUE seront entièrement publiées dans ce format avant le mois de mars prochain.
Tous les ouvrages se vendront séparément; on n'est pas obligé de souscrire pour les *Œuvres complètes*.

PAULIN, Éditeur, rue Richelieu, 60.

Maladie des pommes de terre en 1845.

L'année 1845, si désastreuse pour tous les biens de la terre, sera surtout citée dans l'avenir par l'affreuse maladie qu'elle aura vue régner sur les pommes de terre; ce précieux tuber-

(Aspect général de la plante malade.)

cule dont la consommation est générale aujourd'hui dans toutes les parties du monde, qui est d'une si grande res-

(*a*. Commencement de l'affection.)

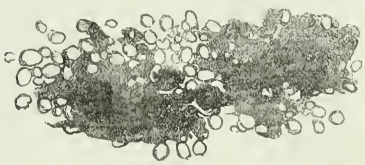
(*b*. Poussière déterminant sur la tige des fentes longitudinales.)

source pour l'alimentation des classes laborieuses et pour celle des animaux, et qui, en outre, trouve dans l'industrie

(*a*. L'affection parvenue à un commencement de putréfaction.)

(*b*. Fentes longitudinales transmettant le virus aux tubercules.)

des emplois si divers; ce précieux tubercule, disons-nous, est menacé d'une destruction totale par l'apparition d'un fléau in-



(Tubercules privés de pampres (récolte de 1845.)

connu jusqu'à ce jour, et qui, dans ses courses voyageuses, a attaqué toutes les parties de l'Europe. L'Allemagne, la Hollande, la France n'ont point été épargnées; en Belgique surtout, la disette probable de ce végétal a manqué amener une véritable révolution. Les Chambres ont été convoquées extraordinairement pour ouvrir tous les ports, toutes les frontières à toutes les substances alimentaires du monde connu. Le roi Léopold a décidé que lui-même et toute sa maison s'abstiendraient de pommes de terre jusqu'à ce que l'équilibre fût rétabli entre la production et la consommation. Enfin, c'est presque un dévouement de se priver en Belgique, de ce tubercule en 1845. Heureusement que les Belges ne se nourrissent pas exclusivement de pommes de terre, ainsi qu'on pourrait le croire d'après la panique qui y règne.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait avéré aujourd'hui que cette racine manquera cette année en Europe, et que par conséquent le peu qui sera récolté sera vendu extrêmement cher. Alors les corps savants n'ont pas manqué de se livrer à une foule de consultations plus ou moins scientifiques. Les uns ont prétendu que cette solanée avait besoin d'être régénérée à peu près tous les trois quarts de siècle par des espèces nouvelles, en un mot, que la semence, étant épuisée, devenait par cela même incapable de reproduction, et qu'il fallait par conséquent avoir recours à des espèces nouvelles ou à des semences régénérées. A l'appui de leur assertion, ils citent, mais sans la préciser, une maladie qui attaqua les pommes de terre dans la seconde moitié du dernier siècle. Cette hypothèse se réfute facilement d'elle-même, et nous ne la rapportons ici que pour prouver combien la pathologie végétale est encore une science dans l'enfance et incapable de fournir de bonnes indications. D'autres ont assuré que le fléau était dû à l'existence d'animalcules qui en seraient les propagateurs, et qui, portés par les vents, expliqueraient ainsi le caractère voyageur de la maladie. A ceux-là, nous demanderons alors pourquoi les vents ont porté de préférence ces insectes voyageurs sur la pomme de terre; pourquoi l'Angleterre, pourquoi l'Irlande, malgré leur position insulaire, et à une distance assez éloignée du continent pour être à l'abri des vents de terre, ont vu le fléau apparaître et se développer également. D'autres enfin, prenant l'effet pour la cause, ont attribué la maladie à un champignon qui communiquerait pour ainsi dire à la plante une véritable gangrène. A ceux qui soutiennent cette dernière opinion, nous répondrons que l'existence de ce champignon est niée par tous ceux qui ont examiné les pommes de terre malades, à l'aide du microscope, et que dans le cas même où on en aurait rencontré quelques-uns, ils sont uniquement produits par la putréfaction, qui elle-même est une conséquence naturelle des brusques variations atmosphériques de cette année, ainsi que nous allons le prouver.

C'est un fait reconnu et admis partout aujourd'hui en agriculture, que le tubercule n'est pas une racine proprement dite, mais bien plutôt un appendice, un réservoir destiné à recevoir et à accumuler les sucs nourriciers nécessaires à la fructification de la plante, que ces sucs lui arrivent pour ainsi dire par le canal de la tige, qui, comme toutes les plantes, emprunte à l'eau, à l'air et à la chaleur, ses principes les plus actifs de végétation. Ceci une fois admis, qu'on veuille bien se rappeler les brusques variations atmosphériques que nous avons subies depuis près de quatre mois, c'est-à-dire depuis le moment où a commencé la croissance des pommes de terre, ces chaleurs excessives, suivies immédiatement d'orages, de grêle, de froid, et accompagnées presque toujours de pluies diluviennes, et tellement rapprochées, que ni la terre ni les plantes n'avaient le temps de sécher dans l'intervalle et d'évaporer, au moins en partie, cet excès d'humidité dont elles étaient saturées. En faut-il davantage pour faire naître la putréfaction? et cette putréfaction ne devait-elle pas se propager d'autant plus rapidement que les tubes conducteurs de la végétation étaient eux-mêmes plus gorgés de liquide? A l'appui de ce fait, nous dirons que les pommes de terre semées en 1845 dans des terrains sablonneux qui laissent tamiser l'eau, ou dans des terrains en pente qui la laissent facilement échapper, n'ont point été attaquées, ou ne l'ont été que dans une proportion très-faible; qu'elles ont été au contraire presque toutes perdues dans les terrains glaiseux où le sous-sol argileux présentait à l'eau une imperméabilité presque complète.

Quels ont été actuellement les effets de la maladie dont nous parlons? Quelquefois le fruit a totalement manqué ou n'est arrivé qu'à une grosseur microscopique; c'est le cas où la tige, frappée par ces revirements subits de température s'est desséchée ou putréfiée elle-même dans la première période de sa croissance. Car nous mettons en fait qu'il est aussi impossible à la pomme de terre de vivre sans sa tige, qu'à l'homme de vivre sans poumons. D'autres fois le pampre, préservé plus longtemps des influences atmosphériques, a conduit dans le tubercule une telle quantité d'eau, que celui-ci bientôt après ne présentait plus qu'une espèce de vessie tuméfiée et remplie de matière putréfiée; dans d'autres cas, la pomme de terre arrive à une espèce de maturité; elle n'est pas morte, elle n'est que malade et présente alors des taches noirâtres, irrégulières, de la forme de celles représentées dans notre gravure, qui commencent par attaquer la pellicule, et ensuite s'étendent en pénétrant plus profondément dans le tubercule lui-même. Quelquefois enfin la maladie agit d'une manière différente, mais cependant par l'effet des mêmes causes. L'épiderme de la tige et des feuilles se déchire dans une direction longitudinale et s'emplit d'une espèce de poussière que l'humidité rend bientôt noire, gélatineuse et gluante, descend rapidement de la tige dans les parties souterraines, et empoisonne en tout ou en partie le tubercule.

Pour prévenir le mal ou du moins pour l'atténuer, la raison indiquait qu'il fallait enlever au sol et aux plantes une partie de leur humidité, puisqu'elle produisait des résultats si funestes. On y fût parvenu en jetant sur les pommes de terre du plâtre, de la chaux en poudre, des cendres obtenues de la combustion des végétaux, ou même au besoin des cendres de tourbe. Un fort buttage aurait aussi produit de bons effets en rendant la pénétration de l'eau plus difficile. Aujourd'hui, pour les conserver après la récolte, il serait bon de les mêler dans les caves ou dans les silos avec de la chaux en poudre ou de la poussière de charbon. Ce sera le meilleur moyen de leur enlever l'excès d'humidité dont elles peuvent être encore saturées, et de les préserver de cet agent de putréfaction latente dont l'eau qu'elles contiennent en si grande quantité, même à l'état normal, les menace cette année.

Observations météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

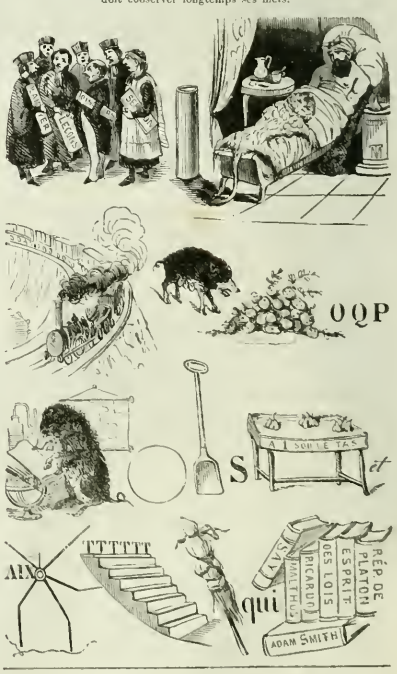
1845. — SEPTEMBRE.

Jours du mois.	Hauteur du Baromètre réduite à la température de 0 à midi.	Températures extrêmes de la journée. Minimum.	Maximum.	Température moyenne calculée.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	mm					
1	759,90	14,4	19,9	16,6	Beau.	N. E. f.
2	758,80	11,1	22,4	16,1	Beau.	E. N. E.
3	758,89	10,7	20,0	14,8	Beau.	E. N. E.
4	759,20	10,1	18,0	13,6	Nuageux.	E. N. E.
5	756,40	8,9	19,0	13,2	Beau.	E. N. E. fort.
6	757,62	8,0	20,0	13,2	Beau.	E. N. E.
7	757,60	10,0	22,5	15,3	Beau.	N. E.
8	758,86	11,0	23,5	18,1	Nuageux et vaporeux.	S.
9	758,81	13,2	25,1	18,2	Beau.	E.
10	756,68	12,0	26,0	18,0	Beau.	E. N. E.
11	757,20	13,0	24,0	18,9	Très-vaporeux.	E.
12	753,45	13,0	22,9	17,3	Nuageux et vaporeux.	N. N. E.
13	753,69	10,8	20,5	15,0	Beau.	N. E.
14	749,41	13,0	18,4	15,3	Couvert, pluie.	S. O
15	744,50	10,8	16,5	13,1	Très-nuageux, soleil par moments.	S. S. O. fort.
16	753,51	10,5	17,5	13,5	Pluie.	S. O.
17	751,78	16,2	22,9	19,2	Éclaircies.	S. O.
18	748,39	15,6	17,1	16,3	Pluie.	S. S. O.
19	756,55	10,1	18,0	13,7	Nuageux, soleil par moments.	O. S. O.
20	757,83	9,0	19,0	13,3	Nuageux, soleil par moments.	S. S. O.
21	749,49	10,0	19,7	14,2	Très-nuageux.	S.
22	755,55	11,0	19,3	14,6	Nuageux.	S. S. O.
23	757,11	11,0	17,8	13,9	Pluie continuelle.	O
24	761,19	8,9	13,8	11,0	Nuageux.	N. E.
25	754,71	5,3	13,8	9,4	Couvert.	E. S. E.
26	752,65	12,0	15,2	13,4	Couvert, éclaircies.	N. O.
27	759,64	7,0	16,0	10,9	Très-nuageux.	O. S. O.
28	757,46	13,5	17,0	15,0	Couvert, pluie.	O. S. O.
29	758,74	10,0	15,0	12,2	Couvert.	O. S. O.
30	752,76	10,0	17,9	13,5	Pluie continuelle.	O.
Moyenne.	755,62	11,2	19,3	15,0	Pluie dans la cour,	7 cent. 285
					Pluie sur la terrasse,	6 cent. 540

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Une cuisinière qui a un bon garde-manger placé au frais doit conserver longtemps ses mets.



JACQUES DUFGCHET

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Cᵉ, rue Damiette, 2